

ATELLERDOUDETMUSTAPHABENFODI

### **Fondation Friedrich Ebert**







Edition Fondation Friedrich Ebert

Bureau d'Alger 49 rue Bachir Ibrahimi 16030, El Biar, Alger Tél.: +213 (0)21 92 68 95 Fax: +213 (0)21 92 12 49 Site web: fes-alger.org

Coordination Amina Izarouken



En collaboration avec Kamel Daoud et Mustapha Benfodil



Conception et réalisation Nouvelle Ère Éditions Tél.: +213 (0)21 65 28 38 Fax: +213 (0)21 65 28 39 nee\_dz@yahoo.fr



Illustration Chawki Ammari

Photogravure Procomedia



Dépôt légal : 1072-2013 ISBN: 978-9961-9885-5-8



# 

### Kamel Daoud

Quelle est l'impression la plus profonde que vous laissent les algériens quand ils parlent de l'histoire de leur pays ? C'est celle, gigantesque et fantastique, d'être nés tous en même temps, au même moment et d'être dans le même espace clos : des millions de personnes, les unes mortes depuis longtemps, les autres à peine sorties de l'adolescence, des vieux, des blessés, des déçus et des revenants, des millions, entassés dans un espace fermé, criant, se détestant, se jugeant ou riant ou priant le ciel de les délivrer ou hurlant des noms de morts ou des insultes aux survivants ou rasant les murs de leur enfermement. Un moment unique, invraisemblable, digne des Apocalypses d'un peintre fou. Scène d'un jugement dernier, mais au commencement du temps, à la chute dans le temps : 00h00 le 05 juillet 1962. Une fin des temps au début du temps. Un Big bang.

Il suffit de rien, d'une route mal faite ou d'une injustice ou d'une tasse de café pour que les algériens remontent vers ce moment qui les obsède et reparlent encore et encore du 05 juillet. Tout est tracé à partir de ce nombril du calendrier. Part en axes, rayons ou débandades à partir de ce point. Ou y revient pour demander des noms, des comptes, des pistes.

C'est l'impression qu'on a lorsqu'on essaye de faire parler des jeunes algériens. Nés des décennies après l'indépendance mais qui peuvent raconter ce moment comme si ils y étaient parce qu'ils y sont. Tous sont assis là, après l'expulsion de l'éternité. Le temps qui coule est un temps à rebours. C'est un décompte. On revient au moment exact où le pays vient au monde, tombe du ciel, rompt l'unanimisme héroïque et on bavarde ou on élève la voix. C'est le moment du réveil, de la séparation, de la chute mythique dans la mortalité. Et cela provoque, chez nous, en nous, les grandes maladies de la condition humaine : colère, sensation de l'absurde, le ricanement puis la quête.

Car dans l'histoire algérienne il y a la quête de la libération, pour les anciens, et la quête pour s'en libérer pour les présents. Comment alors sortir de ce récit qui dévore tous les autres récit, qui ne vous laisse pas la parole et la liberté, qui parle à la place des morts et des vivants et se raconte sans fin ? Comment débrider le monde et faire de l'histoire nationale un objet de désir et pas un sujet de refus ? Par l'imaginaire. Premier pas de l'Algérien sur la lune. Faire parler de jeunes algériens sur leurs imaginaires. Donner aux mots de l'histoire le multiforme à la place de l'uniforme. L'histoire algérienne ne vous a pas imaginé ainsi ? Imaginez là autrement ?



. .

N

Le premier pas est de dire que l'on peut rêver une histoire nationale, et pas seulement la subir.

Le deuxième est de dire que les mots sont à vous, selon vous. On peut s'approprier une histoire nationale mais pas les mots pour la dire.

Le troisième est de faire raconter. Donner la parole dans cet espace fermé qu'est le moment 00h00. Elevez la voix, aussi haut que s'élève la stèle.

Le quatrième et de s'en débarrasser. Ceux qui ont pris les armes, vous prennent la Parole. Reprenez-là.

Et cela arriva. Peu à peu. Le cinquantenaire de l'indépendance selon vous. Avec vous. Vous l'écrirez comment ? Et ce fut fait. Parlez de l'Algérie provoque généralement quelques réactions attendues : la colère, la moquerie, la révolte, la plainte. Ensuite la distance, la fuite, l'ennui, le bâillement et la volonté de la reprendre depuis le début. Comment si on ne peut pas refaire l'indépendance, les cinquante ans d'indépendance, le pays ? Par le verbe et l'imagination. Reprendre l'histoire en reprenant la parole et en remontant.

Racontez à nouveau l'histoire de l'Algérie, mais femme par femme, homme par homme.

C'était beau de voir, avec de jeunes algériens, l'Histoire se transformer d'une mère abusive, en une femme (ou un homme) désirable.

En résumé un exercice fascinant : remonter à partir de la fameuse fin des contes : «ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants», donner la parole à ces nombreux enfants pour qu'ils remontent le conte jusqu'à la première injustice et la première rencontre et la première qu'ête et les voir écrire ce qu'ils ne croyaient plus et ce qu'ils n'aiment pas.





## COMMENT ON DIT | LALGÉRIEN

## Mustapha Benfodil

Comment parler de l'Indépendance 50 ans après ? Comment l'écrire surtout ? Comment en faire un objet littéraire ?

C'est à cet exercice à la fois délicat et passionnant, que nous a conviés, mon ami Kamel Daoud et moi-même, la Fondation Ebert. Oui, pour écrire, ou plus exactement «réécrire» le mot «indépendance» en compagnie d'un groupe de mordus de Belles-lettres.

Tous les ateliers d'écriture - c'est connu - fonctionnent sur le principe de la contrainte. Contrainte créatrice, s'entend. Juste ce qu'il faut de balises pour stimuler l'acte littéraire et déclencher la mécanique de l'écriture. Pour moi, ce mot à lui seul, est LA contrainte. Un mot tellement célèbré, tellement galvaudé, qu'il en est venu à perdre tout son sens, sa substance, sa fraîcheur, son insolence. C'est aussi cela l'effet •50 ans •. Certains participants l'ont dit clairement : «Ecrire sur le Cinquantenaire ? Bof!»

A titre personnel, je trouvais ce challenge en soi très excitant. Car c'est précisément là que la littérature entre en jeu, et que l'exercice devient, pour le coup, intéressant. Avec, à la clé, ce beau projet narratif : comment raconter autrement, avec d'autres mots, le même mot. Comment lui restituer sa gloire, sa grandeur, sa dignité, lui qui a été tellement traîné dans la boue, au bout de 50 ans d'errements, de désillusions, et autres expérimentations politiques hasardeuses.

En somme: Comment faire du beau avec du «bof!».

Tel est donc le pitch : réapprendre à aimer ce mot. A y croire. A s'en inspirer pour dire des choses qui lui redonnent du sens, du panache, de la colère ; le réactualisent comme on rafraîchit une mémoire lasse.

Après, au point de vue méthode, la tâche n'était guère aisée. Car, en même temps, il y a tellement de choses à mettre là dedans. Déjà, rien que le chiffre \*50\* donne le tournis. Sur quoi travailler au juste ? Sur quelle séquence zoomer ? S'agit-il de faire un gros plan sur la journée du 5 Juillet ? S'agit-il d'esquisser un bilan de ces 50 dernières années ? Ou bien serait-il question de se lamenter sur le gâchis de l'Indépendance ? Ou encore de se projeter dans le prochain demi-siècle à venir ? Et les prochaines contrées de la même nation, à libérer ? Ces poches de servitude où à l'ancien colon se sont substitués d'autres jougs, ce qu'on appelle communément ·la hogra·. Et ses corolaires de la même racine (au moins phonétiquement) : les contingents de harraga¹, de mahgourine et de mahrouguinel. Les brûlés vifs et les incinérateurs de passeports qui s'écrient en brûlant leur vaisseau : «Mazal madinache l'istiklal !»²

Pour moi, il ne fallait surtout pas s'engouffrer dans les maquis inextricables de l'Histoire. En effet, la meilleure façon de rater ce sujet, me





semble-t-il, eût été de le prendre à la lettre. Or, tout l'intérêt d'un atelier d'écriture est de transcender justement la lettre pour explorer les territoires cachés du signe. Laisser la place à l'imagination. Et quand on convoque trop brutalement le présent, et, en l'espèce, le passé surtout, il ne resterait plus rien, me dis-je, à l'imagination. Au rève. A la poésie. A la fiction. Bref : à l'écriture. On se lancerait alors dans une énième et interminable diatribe sur L'Algiré-et-ses-déboires. Une Algérie décatie qui passerait son temps à courir après son passé.

J'ai été soulagé de constater que Kamel était sur la même longueur d'ondes. Nous sommes très vite tombés d'accord sur le fait qu'il ne fallait surtout pas arriver avec des réponses toutes faites. Des prêts-àpenser. Suggérer juste ce qu'il faut pour mettre les choses en marche.

Et ça a marché.

Au premier jour de l'atelier (jeudi 8 novembre 2012 – Hôtel Riadh, Sidi-Fredj, temps pluvieux, séance 17h30-20h), nous avons simplement demandé aux participants, comme ça, à froid, d'inscrire sur un bout de papier le premier mot qui leur viendrait à l'esprit en entendant «indépendance». Il s'agissait de gratouiller la première couche de sens commun, les représentations brutes. Opérer une «archéologie des sens primitifs» avant de s'amuser à les déconstruire, les démonter, en crachant tous les stéréotypes cumulés sur l'épopée libératrice, comme me le suggérait Kamel. Les clichés inoculés par l'Ecole, l'ENTV, les manuels d'histoire, les légendes rafistolées et les mensonges d'Etat. Mon ambition, dois-je le confesser, était de constituer une première base de 50 mots



(le chiffre 50 étant à prendre ici davantage comme une coquetterie qu'une contrainte; un pur fétichisme numéral) qui formeraient une sorte de «dictionnaire algérien de l'indépendance».

Voici la liste des mots récoltés à l'issue de ce premier tour de table :

«Leurre» «Avenir» «Identité» «Oligarchie/Oujda» «Délivrance» «Emprisonnement» «Barratin» «Affirmation» «Violence» «Bureaucratie» «Acquis» «Légitimité historique taâ el khorti» «Souveraineté» «Désoriente» «Solidarité» «Vautourisme» «Mensonge» «Grand espoir» «Dépendance» «vide» «Enigme» «Drapeau» «Corruption» «Citoyen» «Pouvoir» «Hymne» «Héritage/devenir» «Confisquée mais je l'aime bien» «Avidités» «Séparation» «Attentes» «Illusion» «Naissance» «La véritable histoire» «Authenticité» «Renaissance» «Début» «Inconnue» «Façade» «Euphorie» «Amour» «Paradoxe» «Libération» «Trahison» «Soulagement» «Patrimoine» «Bouleversement» «Frayeur» «Dépendance plutôt» «Comédie» «Emancipation» «Stabilité».

Ces mots, à en juger par la noirceur que nombre d'entre eux dégagent, auraient pu constituer les «50 maux de l'indépendance», même si, force est d'en convenir, d'aucuns ont préféré voir le verre à moitié plein.

En guise de premier exercice, et pour explorer un peu plus ce matériau, nous avons invité les participants à composer chacun un texte à partir de 5 mots que nous avons tirés au hasard de cette liste, en l'occurrence : "Authenticité", "Affirmation", "Identité", "Baratin", "Légitimité historique taâ el khorti".

Lidée était de créer un lien entre les mots des uns et des autres, faire en sorte que les participants échangent leurs référents, et qu'il n'y ait pas de récit monolithique qui monopoliserait le débat.

Les premiers textes sortis de cette combinatoire à 5 mots promettaient déjà beaucoup. Ils étaient sans doute politiquement et idéologiquement chargés. Mais il y avait les prémices de belles dispositions digressives et transgressives. Les participants ont lu, chacun, son texte, et cela a permis aux membres de l'atelier d'avoir un premier feed-back par rapport à leur production.

Il fallait à présent creuser davantage, explorer son territoire intime, sa mémoire propre, en vue de construire un récit proprement littéraire, c'est-à-dire, avant tout, personnel, et non un ressassement d'un discours matraqué jusqu'à la nausée.

Vendredi 9 novembre 2012. Petit débriefing, le matin, pour commencer. Nous passons en revue les textes composés la veille pour en jauger les qualités et les failles. Cette première analyse aura permis aux membres de l'atelier de mieux cerner le sujet et de peaufiner leurs stratégies narratives.





Kamel Daoud a l'ingénieuse idée d'inviter les participants à imaginer un titre d'un livre (un ouvrage littéraire s'entend) en rapport avec notre thématique, et qu'ils auraient souhaité trouver en librairie. Il s'agit d'une sorte de bibliothèque imaginaire de l'Indépendance dont voici les titres :

L'histoire de l'Algérie pour les nuls

L'Algérie et les sept nains

Au rond-point des mille et un chemins

L'imposture dévoilée

L'Algérie entre fiction et réalité

L'Algérie postmortem

Ce que l'indépendance doit a l'Algérie

L'amnésie d'un algérien fou

Si seulement les algériens avaient su

Terre stérile

Les mines et mille ennuis

Couleur violet

Apprends-moi l'indépendance

Historiettes d'esprits tordus

Algérie : condamnes a être libres

La guerre des croissants de lune

Mazal wakfin

Le déshonneur de la tribu

La symphonie de l'indépendance

50 ans, l'âge de ma mère

L'Algérie crucifiée

L'Algérie en l'an 3000

Sur écoute

FLN: forme ludique de nuire

L'Algérie de mes rêves

L'âne-dépendance casher

La boite noire du vol a5762

Toujours dans l'esprit de sortir des sentiers battus et des discours rebattus, nous poursuivimes notre exploration en développant davantage les pistes défraichies. Nos auteurs étaient à présent conviés à écrire un synopsis de ce livre hypothétique, avec, en prime, au moins deux personnages autour desquels allait se construire l'intrigue. Après un laps de temps, nouveau tour de table : nos jeunes auteurs présentaient leur synopsis en nous faisant part de l'histoire ou du type de texte qu'ils souhaitaient écrire.



Il ne restait plus à nos écrivains qu'à passer à l'acte et transformer l'essai. Dès la fin de la deuxième journée, les premiers textes tombaient,

suivis par les autres le lendemain (samedi 10 novembre - toujours ciel lourd et temps pourri). J'avoue que j'ai été, personnellement, épaté par la fulgurante progression des participants, en termes de maîtrise narrative, entre le premier texte «pondu» en vrac, en tout début d'atelier, et les propositions qu'ils faisaient moins de 24 heures plus tard, à la lumière des retours qu'ils avaient, et du brainstorming qui s'était opéré. Comme en témoigne cette anthologie, ils ont déployé une belle énergie créatrice pour s'approprier du «5 Juillet», le réinterpréter et le traiter sous un jour nouveau. De sujet «scolaire», «bateau» voire «barbant» pour certains, déroutant pour d'autres, tétanisant presque par son côté solennel et «sacré», ils ont su en faire quelque chose de vivant, de drôle et de poétique. La thématique de l'indépendance sera ainsi abordée sous des formes et des métaphores diverses. Si un certain symbolisme naïf était à l'œuvre au départ, les auteurs ont vite pris conscience de l'intérêt qu'il y avait à dépasser ce symbolisme «primaire» pour un traitement autrement plus pertinent en puisant dans les ressorts de l'humour, de la dérision, de la fable et de l'allégorie. Ils ont compris que la meilleure stratégie était de le prendre à l'échelle de l'intime, de l'anecdote, du détail d'apparence anodine, laissant ainsi la Grande Histoire (avec une «hache» comme dirait Aicha Kassoul) affleurer à travers les petites histoires du quotidien. Nombre d'entre eux ont ainsi eu la lumineuse idée de raconter le pays à partir d'espaces emblématiques comme le bus, l'hôpital, le musée, l'école, le cimetière, le bateau, l'ascenseur, le restaurant ou encore le bureau de poste. D'autres se sont penchés sur la question de la transmission et du conflit de générations, nous proposant de vrais travelling diachroniques à travers des huisclos familiaux bien emmenés.

Ils se sont tous surpassés au final pour nous donner à entendre des histoires plus truculentes les unes que les autres. Je tiens à saluer, à ce propos, les trouvailles esthétiques proposées par quelques auteurs qui n'ont pas hésité à glisser des références littéraires fortes dans leur narration, trahissant une intertextualité bien nourrie. Ils nous auront gratifiés de textes hautement stratifiés, accordant une attention particulière à la forme littéraire, tant sur le plan du style que de la structure.

Si la génération des «Pères fondateurs» de la littérature algérienne (Mohamed Dib, Kateb Yacine, Assia Djebbar, Malek Haddad, Mouloud





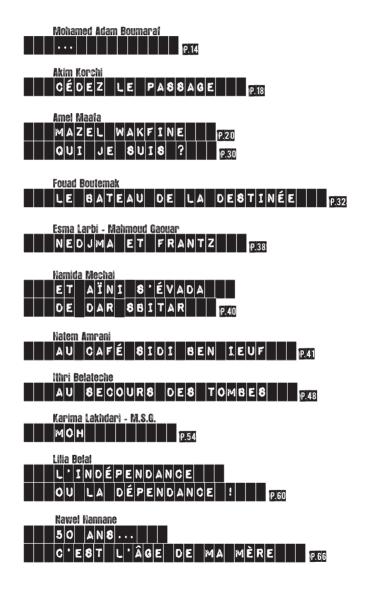
Mammeri, etc.) a eu le mérite d'avoir «libéré le roman algérien» comme le dit si bien Rachid Boudjedra en comparant cet acte d'émancipation culturel à l'œuvre libératrice du FLN, et si les générations successives post-indépendance (Rachid Boudjedra, Mourad Boureboune, Tahar Ouettar, Abdelhamid Benhadouga, Rachid Mimouni, Yamina Mechakra, Waciny Laâredj...), ont eu à cœur d'acter cette «décolonisation» littéraire par un travail soutenu, en particulier dans le genre romanesque, et si les écrivains des années 1990 (Aziz Chouaki, Tahar Djaout, H'mida El Ayachi, Maïssa Bey, Amin Zaoui, Boualem Sansal, Yasmina Khadra...) et ceux des années 2000 (Bachir Mefti, El Mahdi Acherchour, Kamel Daoud, YB, Chawki Amari, Adlène Meddi, Amara Lakhouss...) se sont attelés avec brio à exorciser les démons de la «décennie noire» dans une grande fresque post-traumatique, cette dernière génération post-62 semble bien décidée à se forger une place dans le champ littéraire algérien avec une parole définitivement libérée. Je la sens encore plus à l'aise dans son rapport à la langue, à l'autre, au passé. Certes, elle ne constitue pas un bloc homogène, mais gageons qu'elle est un peu plus affranchie de l'agenda de l'Histoire et de l'arbre tutélaire des «aînés». Elle n'est pas, non plus, mise en demeure de fournir une écriture cathartique ou de témoignage comme ce fut le cas avec ce que l'on a hâtivement surnommé «la littérature de l'urgence». Les noms qui composent cette anthologie, et dont une belle brochette (c'est tout le mal que je leur souhaite) ornera bientôt les devantures des librairies, sont, en tout cas, bien partis pour défricher de nouveaux territoires de sens, n'ayant que leur verbe enchanté comme arme et comme viatique.



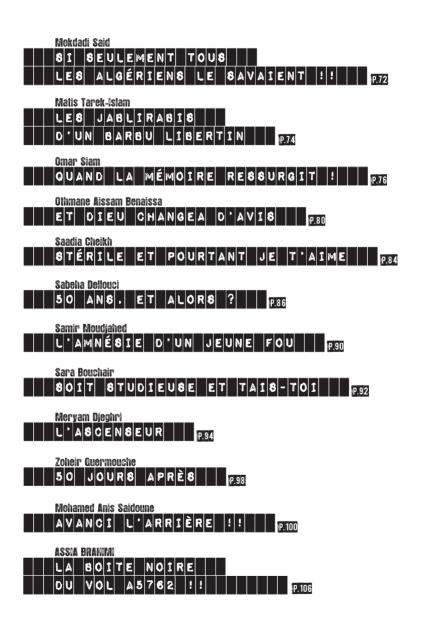
<sup>(1)</sup> Harraga : migrants clandestins par mer. Mahgourine : Victimes d'injustice. Mahrouguine : Grillés. Brûlés vifs.

<sup>(2) «</sup>Nous n'avons pas encore accédé à l'indépendance!»

## sommaine









Il y a le bruit de cette chaise, un son grincheux au milieu d'une déco épurée, apaisante. Je m'assoie... le silence. Une salle d'attente où personne ne parle, un calme olympien, le calme après la tempête. J'ai l'impression que je m'immobilise pour la première fois de ma vie. J'ai couru dans tous les sens, j'ai subi des évènements que je m'apprête à ruminer. J'étais en mouvement pendant de longs mois, emporté par la violence de la maladie, balloté entre les murs de la déception, et ce n'est que maintenant, dans cette clinique, que je sens le poids des choses, une attraction fatale vers les profondeurs de la terre.

Il est à peine croyable qu'il nous ait fallu partir si loin, dépenser autant d'argent et fournir autant d'effort, pour pouvoir lui prodiguer, dans des conditions humaines, les soins vitaux dont il avait besoin. Mon père est souffrant, et je suis là, spectateur impuissant de sa vulnérabilité. Impuissance mère de toutes les douleurs. Je me sens trahis par la vie. Pourquoi mon père ? Pourquoi le couperet de la maladie est-il tombé sur lui ? Cet homme si tranquille, si pépère, sans attentes et sans espoirs, sans opinions, lui qui n'avait jamais demandé rien à personne, pourquoi vient-elle perturber son paisible chemin de vie ? Je suis écrasé sous le poids de tant de questions, subitement apparues, dès que je me suis installé sur cette chaise.

Je nous revois à l'hôpital, à Alger. Nous étions entrain de ranger ses affaires dans son cabas, machinalement, nerveusement. Quelques heures après que le mot «inopérable» ne se soit invité dans sa vie, et avec lui l'attente viscéralement insoutenable de «l'alternative». Quelques pas plus loin, je me souviens avoir discuté avec son chirurgien. Nous étions tous debout dans son bureau et je lui posais des questions sur la «suite». J'arborais alors un sourire figé, qui n'était certainement pas de circonstance, mais qui m'était imposé par je ne sais quel principe farfelu de bienséance. Il répondait tout aussi nerveusement. Il nous apprenait qu'il restait une chance et que cette chance s'appelle la radiothérapie conformationelle, plus précise que la conventionnelle, mais revers de la médaille, plus rare, un seul centre dans tout le pays.

Une sonnerie de téléphone m'extirpe soudain de mes souvenirs, souvenirs qui s'apparentent à un cauchemar éveillé au milieu de ce havre de paix qu'est cette salle d'attente. La secrétaire qui est en face de moi décroche le combiné. Il se dégage de sa voix une telle douceur et une telle empathie qu'on voudrait se sentir mieux ne serais-ce que par courtoisie.

Aussitôt l'entracte téléphonique terminé, le clic du combiné remis à sa place me replonge, tel le claquement de doigt d'un hypnotiseur, dans ce songe horripilant. Je me remémore à présent l'épisode Blidéen du parcours du combattant qu'a enduré mon père. Initialement baptisée séance de traçage, cette journée aura eu un épilogue pour le moins surprenant. Je le vois se présenter





de bon matin au service de radiothérapie, avec sa discipline légendaire, pile à l'heure et sans poser de questions, subissant les pannes des machines et autres coupures de courant sans broncher. Je bouillonnais de le voir envoyé de salle en salle, devant refaire encore et toujours les mêmes gestes et les mêmes protocoles à cause d'un vieux PC qui avait bugué ou d'un simple manque de coordination du personnel. Je me rappelle qu'après avoir fait ses douze milles travaux, nous avons rencontré, par «ma3rifa», un responsable du service. Il avait clairement fait comprendre à mon père que s'il tenait à sa dignité, et surtout s'il en avait les moyens, il valait mieux qu'il aille voir ailleurs. Le regard de ce médecin, je ne l'oublierai probablement jamais. Le regard d'un enragé muselé, d'un bon samaritain condamné à faire le mal. Il était plus que désolé. Il nous a crié son impuissance… et c'était encore une porte qui se refermait.

A la clinique, une porte s'ouvre. Toutes les têtes se tournent vers elle. Monsieur B.K. Dit une voix presque chuchotée.

Mon père se lève précipitamment, se dirige vers la porte sert la main de son nouveau médecin traitant et franchit le seuil de la salle de consultation.





Ce franchissement m'a immédiatement transporté à la frontière, tant son passage de l'autre côté de cette porte me rappela notre traversée des postes frontaliers. Cela ravive en moi des sentiments étranges, un mélange de soulagement et de honte, nappé d'une exquise angoisse.

– Vivement qu'il ressorte, dis-je à ma mère. Plus vite on saura combien couterons ses séances, plus vite on décidera si on se tapera les marchés ou si on se fera des restos.

Ma veine, maladroite et névrotique tentative de détendre l'atmosphère n'a pas eu d'écho.

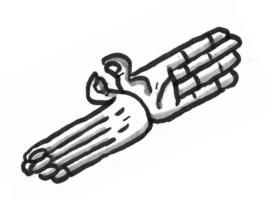
A présent je ne pense à rien. La chape de plomb qui me couverait semble s'être évaporée. Je constate que cette salle d'attente est très lumineuse pour une salle d'attente. Ça sent bon merde! Je me sens presque en vacance. Même si rien qu'à l'évocation de cette idée, le spectre de la culpabilité surgit et me rappelle en me tapant sur les doigts: « ton père est malade, tu ne dois ni vanner ni te sentir en vacance».

Alors que les pourparlers avec mon subconscient battent leur plein, la porte s'ouvre à nouveau. Mon père sort, sourire aux lèvres. On s'empresse d'aller vers lui, on salut son médecin... On quitte la clinique en silence.

Cétait la dernière phrase du texte. Cette partie n'est là que pour donner l'illusion que le récit ne se termine pas encore, pour qu'on ne puisse pas voir arriver la fin. Car à mon sens on devrait mettre des paragraphes-leurres, qui ajouteraient non seulement du suspens à la fin de l'histoire mais aussi au moment de la fin. J'ai toujours, pour ma part, une lecture particulière du dernier paragraphe d'un roman, voire sa dernière phrase. Je trouve que lire cette phrase comme n'importe quelle autre phrase serait autrement plus intéressant. Autre concept, le titre donné à la fin, car, toujours selon moi, le titre nous remplis d'apriori. Il contient peu de mots qui sont autant de concepts préétablis dans nos tètes.

Si cette partie du texte vous a ennuyé, «Allez voir ailleurs si j'y soigne».





## CÉDEZ LE PASSAGE

Akim Korchi

Au tout début c'était la joie, l'euphorie, la gaité. On était heureux, fêtant la délivrance, le cœur empli d'idées, de projets et d'histoires. Ensuite vint la peur, le renfermement et la colère. Une colère qui dissipa cette joie. L'ouverture et l'espoir qui s'en suivirent, ne suffirent pas à me rendre cette joie, car les grands qui criaient «ISLAM! ISLAM!», me fermèrent la gueule et me firent oublier mes projets. L'idéalisme qui s'en suivit ne fût qu'illusion. Car il me donnait l'aspect d'être un fruit mûr, mais infesté, de l'intérieur, par les vers.

Je me retrouve avec quoi à la fin ? Ma réponse : Rien, le vide absolue. Alors vous, oui vous qui nous demandez d'avancer, dégagez le passage et laissez-nous passer!









## MAZEL WAKFINE

#### Amel Maafa

Lieu : La poste d'une ville de l'Algérie profonde.

Date : Fin de la matinée, jour du versement de la paie.

- Shah elkheir madame.
- Sbah elkheir benti.
- Wech kayen. Les femmes laissent les autres files pour s'entasser dans un p'tit coin de la salle ?
- Non, les autres files c'est pour les hommes.
- Mais c'est ridicule! Il n'y a pas d'hommes. C'est presque vide.
- Ben. choufi. c'est écrit!
- Qu'est- ce qui est écrit ? Je vois rien!
- «lil nissa»
- Ecrit où?
- Là bas! La pancarte, regarde. C'est même écrit en rouge!
- Gaddem chwya wlidi. Au lieu de mater la fille choufenna où il est parti elli yekhdem hnaya.
- Mahakkeche elhadj. Que veux-tu que j'y fasse ? Ça fait une vingtaine de minutes que je suis là. Et puis, les autres files ne bougent pas non plus.
- 3leh?
- Gallek, il n'y a pas de réseau!
- Wech men rezou yerhem babek. C'est eux qui ne travaillent pas. Toute la journée à bavarder entre eux et quand tu leur parles, ils te disent, "makench edrehem".
- Lala elhadj. Elrezou, elrezou elli makench. Tu sais ça veut dire quoi elrezou yal hadj?
- Ça veut dire quoi elrezou?
- Ben, cheft la boite sur le bureau?
- Hih.
- Ben, dans cette boite, s7ayibna voit tout notre argent avant de nous le
- Donc, hadek 3labalou combien j'ai d'argent?
- Oui, il sait tout sur nous.
- We zaama mayetme3che fiya hada elrezou?
- Lala el7adj, elliyetme3 fik mechi elrezou mais moul elrezou!!
- Ahhh! Donc, il peut me piquer mon argent!
- Ben, tu crois qu'il ne l'a pas déjà fait ?
- Kifeche ? Il m'a volé ? Werreh hadaya !! Je vais lui montrer comment il me vole le fils de p...





- Calme-toi el7adj! Il ne t'a pas volé lui?
- Comment ça pas lui, alors c'est qui ? L'autre ? Je vais lui faire son affaire !
- Lala el7adj! Je ťai dit pas lui!
- Chouf entaya! Je vais faire ton affaire à toi si tu continues comme ça à te moquer de moi wlied le7ram! Tetmeskher biya! J'ai l'âge de ton père et toi tu te fous de ma gueule!
- Mais non el7adj, 7acha! Ce que je voulais te dire c'est que tout le monde vole tout le monde dans ce pays! Celui qui travaille dans la poste vole, celui qui travaille dans la banque vole! Celui qui travaille fi 7anoute vole, même le vendeur de carantica vole!
- Wech rak tokhret! Ana je ne vole pas! Hada argent 7ram, wana mes enfants ne mangent pas du 7ram.
- 7acha 7acha! Je n'ai pas dit que toi tu voles el7adj!
- Awah !! Toi, tu veux me rendre fou !!!
- Wallah walou !Je vais t'expliquer une chose !Cheft hadek le fonctionnaire dans le bureau de timbres ?
- Oui, celui aux moustaches et à la barbiche ta3 elma3za!
- Ih hadek. Je l'observe depuis tout à l'heure et je peux te dire, malgré tout ce beau monde qu'il y a ici, il passe plus de temps à mater les fesses des femmes à la file d'attente qu'à vendre des timbres.
- Toi aussi tu matais les fesses de cette jeune femme qui vient d'entrer!
- Là n'est pas le sujet el7adj. Reste concentré pour que je t'explique.
- C'est toi qui parlais des fesses des femmes !!
- Ok, ok. Ce que je voulais te dire c'est que ce fonctionnaire-là, il vole aussi. Son salaire est 7ram puisqu'il ne fait pas son travail correctement. Tout le monde vole je t'ai dit!!
- Aywahh! Je t'ai dit que moi je ne vole pas!!
- Si tu le dis !! Tu travailles en quoi el7adj?
- Je suis retraité mon fils. J'ai travaillé bekri moi fi frança. J'étais dans les mines de charbon. Et là je suis rentrée chez moi.
- La retraite que tu touches c'est la France qui te la débourse?
- Oui, mais 100% méritée.
- Tu es payé en euros ?
- Tout à fait!
- Et comment tu fais pour convertir?
- Ben, comme tout le monde !!
- A la banque?
- Non, dans la rue. Comme tout le monde!!
- Pourquoi pas à la banque!



- Tu le sais bien mon fils...
- Je sais quoi ? Parce que ca te revient moins à la banque ?
- Voilà... comme tout le monde quoi!
- Tu vois ? toi aussi tu voles ! Au lieu de convertir au prix légal, tu fais le change au prix du marché noir.
- Ben, c'est comme ça que ça marche! Je n'ai rien inventé!
- Mais el7adj, le bonhomme qui nous laisse debout ça fait une heure dira la même chose. Que c'est comme ça, il n'a rien inventé aussi!!
- Wenta elli tetmechrek depuis tout à l'heure, tu ne voles pas zaama?
- Ben ana tani je vole!
- Yah le voleur !!! Mat7chemche !!
- Ew golna rana ga3 des voleurs !!!
- Dis-moi monsieur, je suis venue juste pour voir si on m'a versé ma paie ou pas.
- Khti, tout est bloqué! Makanch elrezou!
- Wekteche yerja3?
- On ne sait pas! Peut-être cinq minutes, peut-être dix, peut-être plus.
- Mais c'est pas une réponse ça. Je reviens l'après-midi?
- Diri wech 7abbiti! Je ne peux rien te dire!
- Comment ca ndir wech nhebb. C'est toi qui travailles ici!
- Choufi khti, tu commences à m'enerver. Déja retourne à ta file.
   Je ne devais même pas te répondre . La file denssa est là-bas.
- Mais y a personne ici.
- Rou7i lhih madame. Retourne à ta file. Ici c'est pour les hommes, je t'ai dit!
- Choufi choufi, 7atta rou7ha fahma. Nous on attend depuis une heure et elle, elle vient d'arriver et demande déjà à être servie.
- Hadi mssoufja. Choufi machi meme pas satra rou7ha. Elle se dévoile comme ca devant les hommes matehchemche!!
- Hey, diri la chaine!
- De quelle chaine parlez-vous ? Il n'y a pas de réseau ! En plus, comment vous acceptez d'être traitées ainsi, tels des moutons, rassemblées dans une seule file d'attente face à quatre files pour les hommes.
   Les femmes ne se sont pas battues pour vivre dans ces conditions.
- Yazina mel khorti et entre dans la file comme tout le monde.







- Mais c'est absurde!Y a pas de réseau!Vous comprenez ça!!Y a pas d'argent!!
- Comment ça makenche essouered ?!!!
- S'il y a pas de réseau y a pas d'argent! Vous ne comprenez pas ?!! En plus, je parlais pas de ça! vous avez vu cette pancarte? C'est le signe de notre dégradation, de notre décadence? Y a des femmes qui sont mortes pour que les femmes aient droit à l'égalité et au respect. Et là, je vous trouve bien soumise. Regardez, il n'y a pas d'hommes et on n'arrive pas à se mettre dans leur file.
- Ya bent! Tais-toi un peu! Weche men égalité? wech men respect? Ta place n'est pas là mais à la maison! Rentre chez toi ou mets-toi à la file d'attente des femmes en silence.
- Hey! Je ne me suis pas adressée à toi! Je travaille et j'ai droit de venir ici pour prendre mon bien.
- Oui c'est ça ! Madame travaille. C'est à cause de vous que nos jeunes se jettent dans l'eau et quittent le pays.
- Si j'étais à votre place monsieur, j'aurai eu honte de dire ces bêtises. A votre âge et vous mélangez les choses. C'est pas à cause de nous que nos jeunes se jettent à l'eau comme vous dites mais à cause de vous et de votre égoïsme. Pourquoi nous les femmes on reste, on supporte non seulement les conditions de vie médiocres mais aussi une société machiste et misogyne. Yer7em babek, dismoi, jusqu'à quand, nous serons toujours votre bouc émissaire? J'en ai marre d'entendre vos lamentations. Ces mêmes jeunes, je les trouve en France, le balai à la main, à nettoyer la merde des gaouri et là messieurs veulent travailler dans un bureau et toucher plus qu'une personne qui a passé sa vie à étudier. Vous êtes des fainéants, des parasites, tous ce que vous avez en plus de nous c'est le p'tit zizi qui vous rend si fiers. Y a pas de quoi en être fier, je vous le dis!
- Y a bent e7echmi chwiya! kayen nssa!
- Et moi, je suis quo ? Rajel ?
- Ava, sors ďici!
- Rani fi bladi! C'est pas le pays de ton père!
- Alors, mets ta langue dans ta bouche et tais-toi et vite remets-toi à ta file.
- De quelle file tu parles?
- La file des femmes!

(avec un ton ironique) Une file contre quatre! On suit elchari3a à ce que je vois!

Si ça ne te plais pas, ekhbeti rassek fil hayt!



- Elhyout khellitha likom!
- Si ta mère était là elle t'aurait donné une bonne gifle pour te calmer un peu.
- Lah la ywesslek lyamma. Ma mère est une moudjahida. Elle a fait le maquis en étant jeune avec les vrais hommes. Elles vivaient avec eux comme leur sœur. Machi kima entouma, depuis que je suis entrée je vois votre regard sur mes fesses et mes seins. Rkhess.
- Avec une fille pareille, tu parles d'une moudjahida !! Les vraies moudjahidattes sont mortes !
- Et les vrais hommes sont morts avec. Cinquante ans d'indépendance et on a l'impression de revenir en arrière. Tu vois ces femmes, elles parlent de moi comme si j'étais une pute. Vous avez réduit ces femmes à des objets. Derrière leur voile épais, elles n'osent même pas hausser l'épaule ou réclamer leur droit. Elles n'y croient même pas!!
- Bordel, mais ta gueule!
- Ta gueule toi-même!!
- Il faut vraiment que je sorte d'ici maintenant. Le nouveau directeur est très sévère. Plus le temps où l'on me couvrait pour faire mes courses.
- Ah bon? Et lui, il est toujours là au bureau?
- Lui, c'est le directeur, il vient quand il veut, et il sort quand il veut! Il n'a de compte à rendre à personne. Mais il fait le chef sur nous.
- Il finira comme l'autre avant lui. Zekloulou bark.
- Hadik hiya! On n'a pas trop le choix non plus!
- Chouf chouf hada el7ess! Et cette fille, elle crie comme si ketloulha babaha!
- Rahi tokhret 3la rou7ha! Zaama te7ki 3la la condition des femmes fi bledna! 7na les hommes et on n'a pas de conditions alors les femmes.
- Wchouf hadik etallaba! Je parie qu'elle a plus d'argent que nous deux réunis.
- Merde ! Elle vient vers nous ! fais semblant de me montrer quelque chose, vite !!
- Yawlidi keche ma t7enn 3liya! J'ai des enfants malades. Regardez le certificat médical. Je n'ai pas de quoi acheter des médicaments. 7annou 3liya, rani fi 3oud oumkom.







- Quelle poste !! ça pue ici ! ! Ils n'ont même de quoi peindre ces murs jaunis. On dirait une prison. Regarde, regarde, les araignées ont en fait leur maison.
- Et ce policier là bas. Il dort presque. On peut voler normal. Il ne risque pas de bouger de sa chaise. Un policier sur une chaise, c'est la dernière!
- Ya wlidi ! rabbi yestorha m3ak inchallah !
- Rabbi ynoub el7aja! Et cette horloge, tu sais depuis combien de temps elle est là ? J'étais au lycée quand ils l'ont mise sur ce même mur. Karnatine, les avares, ils pouvaient même pas acheter une nouvelle horloge.
- Ya wlidi!

(en chuchotant à son ami) Pfff !! Elle ne veut pas partir ! aya 3affina!! pfff !!

- Shuuut sinon elle va coller plus !! Chouf chouf, l'autre vieille te demande de lui remplir son chèque !
- Yakhi 7ala, on dirait qu'il y a que moi dans cette poste! Aya 3affouni!!
- Bon, elle a changé d'avis et va voir une autre personne ! Ouff !
- Ya wlidi, 3ammerli mon chèque! Rani kbira et je ne sais pas écrire. Y3ayeche wlidi!
- Sans problème el7aja! Tu as ta carte sur toi j'espère!
- Ih ih, je l'ai ! Attends, une minute, je te la sors tout de suite!
- Mais tu caches bien ta carte el<br/>7aja  $\,!\,$  Weche t'as peur qu'on te la pique ?
- Kachma khllaw wled le7ram lewled le7lel 7aja ?
- Mais pas la carte el7aja ! Cache ton argent mais la carte, qu'est ce qu'on va faire avec ?
- On ne sait jamais ya wlidi.
- Alors, la carte ?
- La voici. Weche bik masrou3. Fi 3aklek bark.
- Rani mazroub chwya el7aja. J'ai un cours dans une demi-heure...
- Alors, tu t'appelles Taos Khrakhria?
- Weche bik ted7ek? ça ne te plait pas mon nom ou quoi?
- 7acha el7aja! Je n'ai rien dit.
- Je te vois bien entrain de rire!
- C'est juste que ton nom est un peu bizarre.
- Bizarre ?! C'est le nom que m'a donné mon père. C'est beau un paon non ? C'est pas comme vos noms d'aujourd'hui qui n'ont aucun sens. Wa7da Lina et l'autre Lisa !
- wa/ua Lina et iautre

- C'est joli Lisa!



- Nannek!
- OK. ok! 7mama Khrairia.
- Lala Taos Khraikhria!! Wechebik tkhellet. Tu parles d'un étudiant à la fac! Tekrew elhamla wetssoufij oui!!
- Sem7ili val 7adja, entre oiseaux, tkhelteteli. Alors, revenons à nos moutons!
- Wechemen moutons!! Wellit serre7 dorka?!!
- Lala el7adja! Je voulais dire... Euh, walou, walou, donc, on disait, née à environ 1930 ?!! Tu ne connais pas ta date de naissance!
- Avant, on n'inscrivait pas les enfants à la mairie. Les enfants naissaient et grandissaient sans actes de naissance. C'était pas important tout ça à l'époque!
- Et comment vous faisiez pour les inscrire à l'école ?
- Ben, avant, nos enfants partaient pour el mderess! L'écoule c'était pour les enfants de la ville et les enfants des caïds.
- Voilà el7aja, signe ici.
- Wine?
- Juste ici. C'est quoi ça? c'est pas une signature, c'est un X!
- C'est ma signature. Quoi ? Elle ne te plait pas!
- Mais ne t'énerve pas el7aja. Je te donne ton chèque et ta carte.
- Rabbi yssehel.
- Yssehel 3liva we3lik.
- Amine el7aja.Yakhi 7asla yakhi!
- J'ai les pieds qui me font mal. On est là ça fait une heure et rien ne bouge! J'en ai marre! Tout ça pour 4000 dinars! Le prix d'un pull, même pas mli7! même cette mendiante gagne plus que nous.
- Kheir men walou.
- Walou kheir! En plus, on se tape une chaine énorme.
- 3andha 7ak hadik la jeune. Les files des hommes sont vides et nous on est entassées là!
- Je vais m'assoir moi. Je suis trop fatiguée.
- Et tu vas me laisser seule. Au moins là, rana ngessrou. Njibou elwakt.
- Njibou elwakt?! Normalement, j'ai un cours maintenant. La prof va me tuer. Je suis à ma troisième absence en un mois. Elle va surement m'exclure de son module.
- Ben non, tu as droit à cinq absences.
- Hadak fil système classique. Maintenant trois absences we tze3ti. Tu passes directement au rattrapage, et encore, avec une





leçon de moral de la prof. Elle me gave cette prof déjà. Toujours à nous faire la leçon de moral comme si elle n'a jamais triché ou jamais sortie avec un gars.

- Moi, je l'aime bien. Elle est cool.
- Juste de «façade». Je la connais très bien. Semmiya we mghezla. Elle a fait passer deux étudiants au conseil de discipline l'année dernière.
- Ils ont zoomé quand même!
- Et après ? Les autres profs ne disent rien ! Elle n'est pas kheir menhom. Qu'elle fasse comme tout le monde.
- Bon Rachida, weche? Tchoufi la triche quelque chose de bien?
- Weche entiya! Tu vas me faire une leçon de moral toi aussi?
- Quand même. Je vois qu'elle est courageuse de signaler les tricheurs. C'est pas évident de faire ça face à un gars qui mesure le double de sa taille.
- Mais qu'est-ce qu'elle a fait après le conseil de discipline ? Ils sont passés quand même et avec une bonne moyenne.
- Ben justement, parce que les autres ont laissé faire. Si tout le monde faisait comme elle, nous serons pas là. Moi je n'aimerai pas qu'un étudiant qui s'absentait tout le temps arrive le jour de l'examen avec des zooms plein les poches et après le monsieur a une moyenne meilleure que la mienne alors que moi je passe mes nuits à réviser et à lire des ouvrages théoriques.
- Awah toi, il faut qu'on te formate!
- Ya benti, tiens ! Tu as le chèque et la carte.
- Yal 7aja, mazel elréseau majache.
- Weyji quand ce rezou?
- On ne sait pas. On l'attend.
- El7aja. Ana jit kablek madabik diri la chaine comme tout le monde.
- Khaliha bark!Rahi fi 3ord jaddettek! – Ida mchina bel3akliya hadi, je sortirai pas de sitôt de cette poste.
- Ghamdi 3eynik bark.
- El7aja, c'est toi qui as rempli ce chèque.
- Lala, c'est un jeune qui me l'a fait. Yekra fel la fac.
- Rahou ghalet. Il faut que tu le refasses.
- Quoi? le refaire. Mais j'en ai pas un autre!
- Rahou ghalet je t'ai dit. Ça passera pas.
- Yer7em waldik. Je n'habite pas en ville. Douarna est trop loin et j'ai besoin de cet argent.

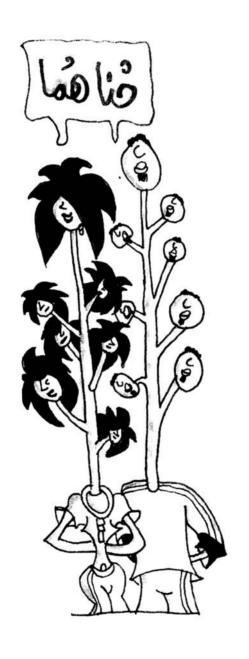


- Je ne peux rien faire pour toi, el7aja.
- Yer7em waldik, choufili une solution.
- Weche nchouflek! Faut le refaire. Pas de solution.
- Ce wlid el7ram! Je le savais, je l'ai pas senti lui!
- Eh oui, les universitaires d'aujourd'hui, ne savent même pas remplir un chèque.
- Et je fais quoi moi maintenant?
- Tu ne rates rien là. Il n'y a pas de réseau.
- Hey el7aja, si j'étais à ta place, je lui aurai fait son affaire cet étudiant à deux sous.
- Arrête de la provoquer. Déjà que tu as fait un vacarme pour une histoire de file alors arrête. Laisse la tranquille !!
- Mais c'est pas vrai! Est-ce que je t'ai sonné toi. Je parle à el7aja. Ne te laisse pas faire el7aja.
- Ça servirait à rien. C'est pas comme si j'aurai mon argent en lui tapant dessus.
- Au moins tu défouleras sur lui. Ça te fera du bien wallah.
- Mais tu es une vraie peste toi.
- Je t'ai pas sonné à ce que je sache. Au lieu de me sauter dessus va réclamer ton droit de prendre la file que tu veux au lieu de me faire un serment.
- Aywah, on est revenu au même sujet. Tu crois qu'en te mettant au file des hommes, tu seras servie. Je te conseille de prendre ta place au fil des femmes avant de la perde. Tu n'auras pas ton argent là où tu es.
- Je bougerai pas d'ici.
- Fais comme tu veux!
- C'est vrai, elle a raison! Je te servirai pas. Retourne à ta place.
- Je m'en fous, je reste!

Le réseau finit par revenir. Un silence. Puis revient le brouhaha d'avant. La jeune femme attendait une quinzaine de minutes puis finit par revenir à la file des femmes en jurant de tous les mots. Le voleur de cassette en sortant de la poste regarde les gens se bousculer et crie:

- Putain, mazelkou wakfine ?!!!







## QUI JE SUIS ?

#### Amel Maafa

Du sang berbère embrasé coule dans mes veines Effaçant de mon cœur les espérances vaines, Des jours épanouis où j'étais reine, Des monts des Aurès, où je dansais dans l'arène L'épée à la main, j'explosais en scène Des grandes batailles, telle une lionne Une Kahina des temps modernes

Si la veille était glorieuse ou si, de nos années, Les plus belles déjà disparaissent, fanées Je reste là, portant le poids de cette histoire de damnés J'entends encore la voix de lella Nsoumer chantonner:

«Fille de feu et d'eau, N'es-tu pas ma fille ? Mon espoir et mon envie D'un jour meilleur au pays des sots ?»

#### A qui je m'adresse?

Ce n'est pas seulement à vous que je m'adresse Vous ne représentez que la maladresse D'une génération qui ne trouve de traces A une identité occultée qu'«lls» effacent A coups de marteau, à coups de masse Vous voulez toujours savoir à qui je m'adresse?

A vous, décideurs, cause de mon désespoir et mon amnésie A vous, citoyens sombrant dans la désillusion et dans l'oubli Qu'on m'apporte une coupe remplie Que ma lèvre trempée, en plongeant dans la lie Efface toutes ces années de malheur Tous ces meurtres gratuits.





## LE BATEAU DE LA DESTINÉE

#### **Fouad Boutemak**

Au lever du soleil et en plein milieu d'un océan houleux, où les tempêtes et la piraterie sont monnaie courante, vogue un bateau. Un énorme navire, le plus grand de sa catégorie, battant les flots sous le nom de «Les îles», écrit en grosses lettres sur son flanc.

"Les îles" qui est pourtant doté d'énormes potentialités à la fois techniques et humaines qui devraient lui permettre de réussir les traversés les plus pénibles, semble cependant avoir perdu son cap depuis belle lurette. Errant dans l'énormité de l'océan, plongé dans un épais brouillard qui l'empêche d'atteindre les rivages du bonheur, du progrès, de la prospérité ou encore de la liberté qui s'éloigne de jour en jour.

Le commandant de ce navire, un homme au physique maigrichon, à la petite taille, aux traits très durs avec une chevelure grisonnante par tant d'années de mensonges et de complot, se nomme «Babahoum». Ce dernier, malgré son incompétence ainsi que celle de son équipage et son incapacité à gouverner le navire depuis le premier lever d'ancre, s'accroche aux commandes tel un poulpe qui tient sa proie, avec une seule devise : «Moi aux commandes, ou le navire coulera».

Il faut savoir en effet que ce navire est entrain de couler peu à peu, s'enfonçantchaque jour encore plus. Alourdit par les fuites d'eau qui l'attirent vers les profondeurs obscures de l'océan. Coulant doucement avec à son bord des passagers qui ont embarqué avec une promesse de liberté et qui se trouvent subitement prisonniers avec leur destin qui échappait à leurs mains.

De grandes questions préoccupaient cependant leurs esprits : Doivent-ils accepter cette fin, au risque d'une mort certaine ? Doivent-ils quitter le navire vers d'autres rivages éphémères en risquant la noyade ou le désenchantement ? Ou encore doivent-ils assumer un sursaut d'orgueil et tenter de prendre les commandes du navire et reprendre ainsi leur destinée en main ? De grandes questions, source de grandes angoisses!

Il était là au milieu de ce beau monde de passagers, fougueux, rêveur et si réaliste à la fois avec, toujours, un petit sourire malin au coin de sa bouche. Un sourire qui illuminait son visage. Même quand ça allait mal pour lui, cela ne l'empéchait point de semer l'espoir chez tous ceux qui croisaient son chemin. Il y croyait dur comme fer que le bateau pouvait être sauvé, que le quitter vers d'autres cieux ou encore rejoindre les passagers qui se voilent la face en se rapprochant du commandant ou de son clan, n'étaient pas des solutions en soi. Il refusait de marchander ses principes, sa conscience et sa détermination.







Il se nommait Amazigh et avec une seule devise : «Rien à perdre, sauf ma dignité».

Le jeune Amazigh, la vingtaine tout juste dépassé, décida un jour de se lancer dans un périlleux projet afin de convaincre le maximum de ses pairs de ne plus accepter ce qui est considéré comme étant leur destin inévitable. De forcer la main à la fatalité car, comme il le disait si bien, «si un jour le peuple voulait vivre, le destin devait y consentir».

La tâche s'avèrera cependant plus difficile que prévu entre celui qui ne se sent pas concerné en usant de son fameux "akhtirassi", et l'autre qui croit que cette situation est une fatalité avec sa phrase préférée "Allah ghaleb".

Malgré le brouhaha que cette initiative a provoqué, le jeune Amazigh, d'abord totalement désenchanté, choisira de garder espoir. Surtout avec le soutien moral du jeune Wael qu'on appelle «Wael el moutafail» ou celui des a bien-aimée Houria. La jeune femme avait certes ses propres raisons pour ne pas partager les ambitions immédiates de Amazigh, cela ne l'empêchait nullement de l'admirer, de l'aimer et d'être convaincue en son for intérieur, que les principes de ce dernier étaient justes.

Un jour, profitantd'une soirée de pleine lune et d'une brise fraichequi balayait le pont du bateau, Amazigh était assis sur sa chaise, réfléchissant tranquillement aux futures actions à mener pour pousser au changement. D'un coup, brusquement, une équipe de matelots, le malmena, le menotta et l'amena aux quartiers interdits! Quel crime avaitil commis? Avait-il dit tout haut ce que tout le monde pensait tout bas? Est-ce que l'appel à une union et à une réaction des jeunes est si dangereux pour la survie du commandant, pour que la réaction soit si rapide et si violente? On ne le saura pas de sitôt.

Le lendemain, de bon matin, le commandant «Babahoum» rendra visite au prisonnier toujours attaché, pour une discussion ou une sorte d'interrogatoire. Sans attendre, le visage rouge de rage, le commandant lui hurla au visage :

- Toi la racaille, tu n'as pas honte de comploter derrière notre dos ? Tu n'as pas honte de vouloir t'attaquer au bateau qui t'a vu grandir et qui t'a tout donné ? Pour qui travailles-tu ? Traitre !

Surmontant sa surprise, Amazigh répondra:

- Je ne fais qu'exprimer mon amertume, que crier mon refus absolude



cette tragédie que vous nous faite vivre chaque jour que le bon Dieu fait. Yen a marre de cette existence destinée à revivre le passé, où nos jours sont partagés entre manger, flâner et dormir. «Barakate» de cette vie où notre voix n'est jamais entendue.

Le commandant interrompit alors brutalement le jeune homme en lui défonçant le visage avec la crosse de son flingue.

– Tais-toi insolant. Tu es qui pour oser me parler sur ce ton ? Tu n'es qu'une merde qui ne vaut rien! Tu es qui pour demander à l'un de ceux qui ont construit cet extraordinaire navire des droits ou encore que ta voix soit entendue? Soit fier de ton histoire et la ferme! On t'a instruit, on te nourrit, on veille sur ta sécurité et tu oses encore demander des droits? Quelle insolence! C'est un précédent grave et tu le payeras cher!

Amazigh tomba par terre sous la violence de l'agression mais lutta contre l'évanouissement. Il attendait cette confrontation depuis long-temps, et il s'était juré que même si cela allait être sa dernière conversation, il en profitera pour exprimer le fond de sa pensée, avec le plus profond de ses tripes. Reprenant alors son courage, il se lança.

– Tu es une figure historique et je te respectais pour ça. Tu es plus âgé que moi et je te respectais pour ça aussi, mais nous prendre pour des tubes digestives, nous prendre pour des bons à rien et des mineurs à vie qui n'ont aucun droit sur votre personne, ça je ne le tolèrerai jamais! Jusqu'à quand doit-on accepter votre tyrannie sous prétexte que le bateau vous appartient? Non «Les îles» est à nous tous, sa construction était pour le bien de tous les Iliens. Que faites-vous de nos aspirations? Que faites vous pour notre rève d'atteindre la rive du progrès? L'île de la liberté? Ou encore le continent de l'espérance? On est là et on demande que notre voix soit entendue, on existe et on demande l'alternance. On vous respecte mais c'est le moment de nous transmettre le flambeau, pour le bien de tous, notre heure viendra tôt ou tard.

Que des sottises, que des âneries ce que tu aboies insolent! cria le commandant. Sans nous vous n'êtes rien. Sans ma génération vous vous ferez manger comme des agneaux. Matelots, demain à l'aube ce démon doit être exécuté.

Une sentence lourde et sans appel.Un jugement équitable pour un crime même imaginaire n'est même pas permis dans ces cas-là. On ne veut même plus s'offrir les mises en scènes de Justice sur ce navire. Seulement donner l'exemple pour que personne ne pense à





défier l'autorité, à nouveau. L'exécution du jeune Amazigh est fixée à 06h et il est déjà 01h du matin. Plus que 05 heures à vivre pour notre jeune héros.

Pendant ces dernières heures, le cerveau du condamné à mort bouillonne sans arrêt. A-t-il fait le bon choix de défendre ses principes et ses convictions jusqu'au bout ? Les passagers du navire méritent-ils ses sacrifices ? L'histoire retiendra-t-elle son courage ? Ou encore une fois l'histoire sera-t-elle écrite par les gagnants ? Le voilà triste à cause de cette fin si rapide, mais il est content d'avoir affronté son bourreau! Malgré sa fin qui s'approche à grand galop, il se sent léger et il se permet même de s'endormir un peu.

Le repos des braves.

Un sommeil léger, animé par le grand rêve : celui d'un avenir meilleur où le bateau sera gouverné par la nouvelle génération. Une génération totalement dévouée à son pays. Un pays où chaque personne occupera le poste qui lui revient de droit car elle est compétente et non pistonnée. Un avenir où la justice serait indépendante et où chaque passager aura autant de droits qu'il a de devoirs... Mais à cette instant même la porte de la cabine où Amazigh est fait prisonnier s'ouvre. L'heure de l'exécution est-elle arrivée ? Sa fin est-elle imminente ?

Amazigh se réveilla alors totalement, son cœur battant la chamade, mais oh combien fut grande sa surprise et sa joie quand il vit le visage radieux de sa bien-aimée Houria! Que fait-elle là? Comment a-t-elle accédé à cette cabine? Est-ce pour une dernière visite d'adieu?

Houria en personne qui vient le voir ! Toute seule en plus, sans aucun garde ! Une vraie énigme de la dernière heure.

Houria, d'habitude si réservée, se jeta alors entre les bras de son unique amour, le courageux Amazigh, la seule personne qui a défié le commandant qui n'est d'autre que son père! Le fameux Babahoum. Oui elle est là pour le délivrer, prête à défier le monde entier pour lui y compris son propre père. Elle est prête à quitter sa famille, le navire qui l'a vue grandir ainsi que ses amis, pour une seule personne. Beauté profonde de l'amour unique.

De l'autre côté du navire, Wael le fidèle ami d'Amazigh les attend dans une embarcation de sauvetage. En 05 minutes les voilà sur une chaloupe de fortune, s'éloignant vers une destination inconnue...





## NEDJMA ET FRANTZ

#### Esma Larbi Mahmoud Gaouar

Ils se sont rencontrés un cinq juillet Et un cinq juillet ils se sont quittés Il lui est rentré dedans, à vrai dire Mais elle ne s'est pas laissé «séduire» Car, en fait, il voulait la détruire Mais elle l'avait bien cherché, elle aussi

Elle s'appelait Nedjma et lui Frantz

Il lui a promis monts et merveilles Mais elle n'avait rien demandé, elle Tu seras mienne mais civilisée, Il faut que tu deviennes

Elle s'appelait Nedjma et lui Frantz

Tienne? Ne le suis-je pas déjà? Mais mon ami, si tu veux me garder, Telle que je suis, il faudra m'accepter!

Elle s'appelait Nedjma et lui Frantz

Ils se sont aimés, malgré tout, quoi qu'on dise Mais de juillet en juillet, leur amour s'amenuise Alors, l'Histoire se mit en marche Et ce qui devait arriver arriva Nedjma et Frantz se sont quittés Ou Nedjma quitta Frantz Ou Frantz quitta Nedjma Chacun sa version de l'Histoire

Ils s'appelaient Jazaïer et France...





## ET AÏNI S'ÉVADA DE DAR SBITAR

#### Kamida Mechai

Un incendie se déclenche. Le tissu narratif se déchire. Aïni s'évade de Dar Esbitar. Les flammes effleurent une toile suspendue au mur. Les couleurs vives et chaudes de la peinture à l'huile fondent. Les Femmes d'Alger se sauvent de leur appartement. Errant dans les couloirs. Elles croisent Aïni et sortent toutes ensemble au grand jour. Elles se retrouvent au marché Clauzel. Elles ont vu passer le célèbre Ya Jeune Rak Zaafane qu'elles ne connaissent pas. Aïni et ses camarades d'infortune, ébahies, traversent le marché Clauzel envahi par des Arabes qui ont l'air de vaquer à leurs occupations le plus normalement du monde. Elles atterrissent devant un grand trou traversé de haut en bas par un escalier.

Aïni n'a pas eu le temps de prendre son haïk au moment de prendre la fuite. Foulard à fleurs et saroual à pois, elle n'a toutefois pas oublié d'emporter son panier. Les autres femmes, la Noire y compris, habillées luxueusement, scrutent Aïni un moment.

Mais les vrombissements des voitures tout autour, les voix qui crient répétitivement «Nous voulons nos droits !», les sonneries des portables… Les arrachent brutalement de la contemplation méprisante des habits rapiécés de Aïni .

Abasourdie par cet environnement inconnu d'elle, Aïni dodeline de la tête. Intriguée à la vue d'une foule empruntant un interminable escalier menant vers un passage sous-terrain, Aïni est tentée de s'aventurer au-delà de la mystérieuse entrée. Les autres femmes, quant à elles, sont impressionnées par une boutique de vêtements à deux pas de là.

Aïni descend le long des marches. À côté, elle remarque des gens empruntant une sorte d'escalier glissant. Aïni n'en revient pas. Les yeux écarquillés, elle veut essayer. Et elle essaie. Elle met un pied sur la première marche, glisse et tombe. Un jeune homme passant à ce moment-là l'aide à se relever. «Les Français vont apparemment rester encore plus longtemps ici ya oulidi. Lahla trebahehoum!» murmure Aïni à l'adresse du jeune homme par peur d'être entendue. Le jeune passant ne répond pas et s'en va l'air perplexe en grommelant «khessiti ghir nti».

Aïni finit par prendre l'escalier vertigineux. Elle parvient à rejoindre la surface. Pour la seconde fois, elle descend. Cette fois, elle est déterminée à explorer le tunnel gigantesque où se meut une sorte de serpent mécanique effrayant.

Maintenant, elle observe les voyageurs qui montent dans les wagons et fait comme eux. Elle se retrouve à l'intérieur. Elle réalise à peine ce qui est en train de lui arriver. Le mouvement brusque et rapide du serpent mécanique la trouble mais en même temps l'enchante. Aïni se laisse transporter par un nouvel élan qui n'a rien avoir avec les sou-







cis quotidiens que Mohamed Dib lui faisait vivre à Dar Esbitar. Elle qui portait sur son dos le poids de l'Histoire, de l'histoire et des chapitres, se trouve enfin ailleurs, oui, ailleurs, mais quel ailleurs!

Arrivée au bout du tunnel, le monstre métallique s'arrête. Les gens se mettent à descendre machinalement en se bousculant. Aïni se laisse entrainer par la foule et se retrouve tout d'un coup en face d'un immense bâtiment blanc devant lequel se sont rassemblés pleins de personnes qu'elle ne connaît pas à première vue, mais dont la tenue vestimentaire lui est plus en moins familière.

Arezki, Fouroulou, Nedjma, Toudert, Hassan Terro, Inspecteur Tahar, l'Aprentsi, Il Faut Pas Tekdeb, Sinistri... Et bien d'autres que Aini a croisés plusieurs fois antérieurement en parcourant la grande toile narrative de l'humanité dans sa version locale. Aini s'attable sur la terrasse d'en face pour tenter de se ressaisir. A ce moment-là, elle aperçoit les Femmes d'Alger devant un véhicule dans lequel elles s'apprétent à monter. Elles sont habillées de vêtements tout neufs, chics et très pratiques dont Aini n'est pas parvenue à identifier l'origine.

Les Femmes d'Alger la snobent une seconde fois. Aïni les ignore. Elle s'intéresse particulièrement à Il Faut Pas Tekdeb et les autres. Au moment où elle projette de les rejoindre, un jeune serveur s'approche d'elle en laissant échapper un sourire difficilement maitrisable du fait d'une grosse boule de chemma qui lui gonfle la joue. «Wach, madame, kach ma techerbi ?». «Bouh ya oulidi pourquoi tu m'appelles Madame, hassebtni roumia ?». Le jeune homme étouffe son rire et tente d'arran-



ger sa chemma avec les bouts de ses lèvres puis délicatement avec son doigt avant de lui répondre : «Lala khiir lek, en plus 3andek hatta fort». Fièrement, elle lui dit: «Je m'appelle Lalla Aïni». A quoi il rétorque: «3lach, djiti men dar essebitar, ntia ?». «Hia beddat wessifat! Ou hadak Omar behar 3lih!» lui réplique-t-elle. Le jeune serveur la questionne: «Lalla Aïni, oulidek rah hab irouh harrag?». Aïni lui assène: «Harrag 3and yemmak!». Elle le pousse comme elle le faisait au bon vieux temps avec Omar et court vers Sinistri et les autres qui, pour le moment, continuent d'observer leur sit-in devant le ministère des Tentacules Budgétivores pour réclamer le financement d'une pièce de théâtre qu'ils ont montée tout au long de ces cinquante dernières années. La pièce est titrée: «Ta3erfou ghir temoutou. Moutou ila habitou temoutou » Pour une fois depuis cinquante ans, le ministre des Tentacules Budgétivores fait un effort et décide cette fois d'en finir avec le sit-in permanent des oubliés de l'Histoire en tranchant avec cette phrase à l'adresse de l'auditoire : «Dourou matediweha! Kabtek ketabek! Kabtek hkaytek!»



## AU CAFÉ SIDI BEN IEUF

#### **Hatem Amrani**

#### Prologue

(Des airs de chaabi où l'on entonne une qsida qui parle d'un megninezziiiine qui chante son malheur pour divertir les oreilles).

Un jour comme un autre, car les jours se succèdent et se ressemblent, sauf dans certains endroits...

Un jour donc, dans un café pourri se tenait comme autant de piliers le jeune leuf. Il se vante de ce que le café hérite de son nom, du nom de son père et du nom de son grand-père. Il s'en enorgueillit tellement qu'il s'y vautre, à défaut d'un lit, sur deux chaises avec lesquelles son corps étendu fait le pont. Il se vante tellement que le village soit nommé comme lui. Il se sent à l'image de son village qui a abrité toute sa généalogie. En fait, si son village appartient à tous les habitants, c'est à lui seul qu'il semble proprement appartenir. C'est lui le village, et le village c'est lui, même si son village est aussi grand qu'un pays nostalgique depuis 1001 années.

Ne voilà-t-il pas qu'en ce jour leuf reçoit un ami qu'il a pu connaitre à travers internet. Eh oui! A Sidi Ben Ieuf, il y a aussi fb, twitt et la TNT (Télévision Nationale Traître). Bref, il l'a connu comme on se connait quand on vient du même pays.

Son ami, c'est Ouat. Ouat aussi appartient au même pays-continent où réside son hôte leuf.

Dans ce café, donc, pourri, les deux amis de très très courte date font connaissance. Ils discutent et discutent sans vraiment parler, sans vraiment communiquer. Mais des choses, ils s'en disent. Et des profondes.

La rencontre fut très chaude. Accolades et accolades en veux-tu et en voilà.

#### Intermède

On entend les baffles hurler du Rimiti

Ieuf: Ahlaan mon ami fb! Comment ça va? La famille, les enfants, les amis, la tribu, la patrie!...

L'autre l'interrompt brusquement.

Ouat: Wallah très bien. Et toi, ça va ?Ton village me fait penser à un mot : Uchronie. Car il me semble qu'il existe en dehors du temps. Rassure-toi, c'est un compliment.

leuf: Toi, on peut dire que tu ne fais pas les choses à moitié! Et tu fais les choses fort. D'où viens-tu, Ouat?

Les deux amis haussent le ton, car dès qu'il s'agit d'appartenance, le ton durcit.





Ieuf de poursuivre : Moi je suis originaire de cette ville qui porte mon nom. Toi t'es qui l'ami ? T'es de quel nulle-part l'ami ?

Ouat : Tu me rappelles la Cite de Rome à l'époque de Cicéron. En ce temps-là, on appartenait à LA Cité où on n'était pas. C'est bien d'être un citadin, mais qu'as-tu fait pour ta si chère ville ?

Ieuf: Que fais-je? Mais tu délires ou quoi? C'est pas moi qui fais! Je suis fait de cette terre, j'ai donc un sang noble. Je ne me salis pas les phalangettes, je ne me salis pas les doigts. Je ne me salis pas les mains de viles besognes. J'appelle un Chinois, et le tour est joué. C'est de la magie!

Ouat : Avant tout, arrête de parler comme les têtes cramées dans leur langue de métal et de marbre ; ils pensent parler mais ils ne font que du bruit, un bruit qui sonne bien, c'est tout. Ensuite, Monsieur le Noble, tu devrais réfléchir deux fois avant de vendre ta terre au diable. Tu dois labourer ta terre toi-même sinon le chinetoque le fera pour toi et tu auras des cornes dans le dos, et ta terre aura dans le ventre un enfant aux yeux mi fermés, ou mi ouverts, c'est selon que le verre est à moitié plein ou à moitié vide. Si tu ne fais pas les choses par toi-même, un Chinois le fera à ta place. Il fera tout à ta place, jusqu'à inventer, grâce à la magie dont tu parles, le moyen de te soulager les entrailles à distance, et ce sera made in China tes excréments.

leuf: Te soucie pas de mes déjections, mon pote, je possède le secret de la sinécure, pardon, de la «sino-cure». Je détiens le butin noir, et j'ai un drôle d'air qui sent bizarre, et qui me rapporte beaucoup : je détiens la richesse, je détiens le monde.



(Ouat rit à gorge déployée. Il rit à tomber par terre. Il trouve cela marrant qu'un jeune vive dans la peau d'un vieux. Il reprend :)

Ouat: Le seul monde que tu détiens, ce sont ces rêves saugrenus. Le monde féérique que t'ont laissé tes aïeux est en train de se soustraire sous tes pieds nus. Suce, l'ami, suce la sève nourricière, et contente-toi de te vautrer dans ce café crasseux tous les jours de toute ta vie jusqu'au soir où tu finiras vraiment sénile, fauché, pouilleux et aussi serré que le petit café que tu prends dans un gobelet jetable sept fois par jour.

Ieuf se met en couleurs.

Ieuf: Remercie Dieu que je te fume pas ta race !!!! T'es mon invité et tu oses m'en faire des tiennes ! Tu n'es pas de cette terre. Tu es de passage ici grâce à mon invitation. Alors avale ta Martinazzi que je te paye vite fait et ta gueule le phileux de mes... Tu es dans le café de Sidi Ben Ieuf, dans le village de Sidi Ben Ieuf, tu dois témoigner du respect pour ma vanité Monsieur Je-sais-tout. Tu piges ? D'ailleurs, c'est quoi ce nom si bizarre qu'on a besoin d'un catalogue pour l'expliquer ?

Ouat : Tu te fous de mon nom ! Tu connais au moins la signification du tien, hein ? T'es aussi blasé qu'un escargot entèté en plein août. Ton nom signifie... Heu !... Ah oui ! J'ai cherché sur le net. Ça signifie «Il était une fois». LE.U.F. C'est un nom que t'ont donné les Français de 18h30 du matin. Ils t'ont donné jusqu'au patronyme. Et tu crois à leurs histoires à dormir debout dans un bus plein à craquer. Je n'en aurais pas été aussi fier que toi, de ce nom. Car ils t'ont aussi formaté ta mémoire en y tatouant leurs salades chichement assaisonnées. Allume-toi l'«ami», démarre ton Windows 8 et réfléchis à demain. Carpet Diable !

leuf est au bord de l'explosion à vouloir s'arracher les cheveux, mais ces derniers ont tellement honte de lui qu'ils le quittent en douce, un à un, sans faire de bruit... A le voir, on constate qu'il a pris un sacré coup de vieux, en deux petites minutes.

Le cafétard assermenté ressent à présent un poids sur le dos. Le poids de son caractère lourdaud. Il se ressaisit, avale une bonne dose de salive amère, fait claquer ses doigts, accroche un chewing-gum sous la table et rapplique, la mort dans la jambe, les larmes au bord des orteils. Il dit, en hochant les épaules :

Ieuf: Je te sais gré de cette claque, mon cher compère facebookien. Cela m'apprendra à faire des amis sur la toile. Ecoute-moi bien ! Je parviendrai peut-être un jour à avaler ce rocher que



IEUF

CAFÉ

**6** 



tu m'as mis en travers de la trachée-artère... Mais laisse-moi te dire que ton nom dont les initiales sont OUAT n'est qu'un artefact, une création loufoque. Ton nom dont tu n'es même pas fichu de connaitre l'origine, c'est Once Upon A Time. O.U.A.T. Un toponyme anglais à deux balles.

Ainsi, chacun des deux chameaux vit enfin ses deux bosses hideuses.

Ouat: Mouais! Mais mon nom au moins est en anglais, LA langue vivante, pas dans ta langue jetée aux chats sauvages.

Ieuf: Bah! Moi, mon nom est d'origine française, c'est plus proche historiquement.

La table vieillotte que se partagent les deux (désormais) «anti-amis» en a marre. Elle vibre. Elle s'agite, elle gerbe, elle qui se retrouve au centre de leurs chamailleries. Elle a juste envie de dégueuler tant elle est écoeurée par cette drôle d'amitié vêtue de haine telle un prince portant la tunique de Nessus. La table prend enfin ses aises, crache au visage des naufragés de l'histoire. Puis, des fins fonds de son âme de table blessée dans son amour-pas-très-propre à cause des milliers de chewing-gums collés à son postérieur, elle lance :

Il éti ine foua bel l'oungli. Il éti ine foua bel frounci. Sa fi il éti dou foua, bessah machi mim pa bel 3arbia. Chkoun immala aslou men had leblad?

### Epilogue

L'un comme l'autre sont dans l'erreur.
Tu l'as compris cher lecteur.
On est du pays où l'on se sent le mieux.
De la terre qu'on sert le mieux.
A la place de clichés vieux et usés,
Il nous faut tisser une nouvelle identité.
Une identité de non-appartenance.
Je te laisse en juger, zieuteur de mes mots.

A suivre dans cinquante autres années !...



## AU SECOURS DES TOMBES

#### Ithri Belatèche

Il était dix heures du matin quand la conférence commença, enfin. Silhouette d'une corpulence moyenne, Mohand, assis au fond de la salle, se mit à contempler l'assistance et l'orateur qui les instruisait. Calepin et stylo entres les mains, Moh – comme l'appelaient ses amis – affichait des signes de lassitude. Rapporter les discours n'était pas ce qu'il aimait faire le plus. Ce fut en tous cas un sujet proposé, ou peut être imposé, par son rédacteur en chef. Au lieu de récolter des informations pour compléter son enquête sur le trafic de cinabre, il était assis là, malgré lui, à écouter un ingénieur agronome parler de l'huile d'olive. Lui, l'aventurier, qui racontait toutes sortes de blagues sur les autres journalistes qui n'écrivaient qu'à propos de choses banales telles que les chiens errants et l'oléiculture. Le conférencier prononça une phrase qui suscita tout d'un coup l'intérêt de Moh.

- Contrairement à ce que pensaient nos aïeux, une ancienne huile d'olive ne sert à rien, déclara le spécialiste.

Et dire que tout le monde considérait ça comme un remède à tous les maux! Voilà, entre autres, ce que préférait Moh: bousculer les idées reçues. Alors qu'il notait la remarque dans son carnet, la sonnerie de son téléphone portable l'interrompit. Le bruit brisa le calme de la salle. Mohand se précipita pour répondre sans même regarder le nom qui s'affichait.

- Allô! Chuchota-t-il.
- Allô! J'espère que je ne te dérange pas, dit une voix caressante, un peu pressée. Une voix que Moh n'eut pas beaucoup de mal à reconnaître.
- Non. A aucun moment! Je t'écoute, articula Mohand rassurant et rassuré à la fois. Au fond de lui, il ressentit un soulagement après avoir deviné l'identité de son interlocuteur. Il s'agissait de sa plus importante source d'information. Les appels téléphoniques de celle-ci ont toujours été fructueux.
- Les membres du comité du village de Remila sont venus à notre brigade, annonça l'interlocuteur. Ils ont déposé une plainte suite à la destruction de leur cimetière.
- Par qui ? interrogea le jeune reporter.
- Nous ne le savons pas encore, répondit le brigadier.
- Ok! Merci pour l'info. Je te rappellerai probablement.
- Pas de soucis.

Moh réfléchit durant trente secondes environ au milieu de la petite cour de la maison de jeunes, où se poursuivit la conférence sur l'oléiculture. «être journaliste, c'est choisir», se souvint-il de ce qu'on lui enseigna un jour. Se sentant comme forcé d'enquêter sur le sujet, il mit





son téléphone portable à l'intérieur de son sac, vérifia que son appareil photo y était également et partit illico presto. Direction : Remila.

Le cimetière qui portait le nom de Sidi Belkacem était situé en haut du village. A son extrémité. Un endroit si retiré qu'il donnait la chair de poule. Surtout quand on découvre les tombes complètement délabrées, vandalisées. Moh sortit rapidement son appareil photo et immortalisa, sous plusieurs angles, le terrible paysage qui s'offrit à ses yeux quand il y accéda. Les fleurs, arrachées, jonchaient le sol à côté des plaques épitaphes en marbre, toutes cassées. Le journaliste compta les tombes saccagées. Cent vingt-trois. Ce fut pratiquement la totalité des sépultures que comptait ce cimetière de petite agglomération rurale. D'autres, peu nombreuses et non construites en marbre, avait été épargnées. Moh eut comme un tilt. Ça ne pouvait être que l'œuvre des fanatiques. Un coup des islamistes. Ceux qui préchaient l'interdiction de reconstruire les tombes en gypse.

Sur les lieux même du pillage, il appela son rédacteur en chef et lui communiqua les faits ainsi que sa théorie. Puis Mohand redescendit au village recueillir les impressions, puisque maintenant il été officiellement chargé de cette enquête.

Cétait une vieille dame, accompagnée de son petit-fils, qui découvrit le cimetière, tôt dans la matinée. Les deux villageois se dirigèrent immédiatement vers le domicile d'un certain monsieur Kadri, le chef du village en quelque sorte, afin de l'informer. Le choc fut grand. Des femmes pleurèrent. Les hommes se sentirent impuissants devant une telle cruauté. Les jeunes gens semblèrent surpris, inquiets et perdus. Tous les habitants avaient peur de se rendre désormais au cimetière, de se recueillir sur les tombes de leurs proches. Tout compte fait, l'attaque psychologique fut une réussite. Moh discuta donc avec monsieur Kadri. A soixante-douze ans, le Vieux du village – ainsi sont surnommés les présidents des comités des habitants dans la région – n'avait jamais connu auparavant des cas de profanations, comme il l'affirma à Mohand.



La pendule, accrochée au-dessus de la porte d'entrée de la pièce qui servait de bureau à Moh, indiquait dix-huit heures mais il faisait déjà nuit. Enfoncé dans son fauteuil, Mohand avait très froid en ce début du mois de janvier. Ordinateur portable sur les genoux, il s'apprêta à envoyer son papier par courriel. Soudain, son téléphone retentit. Moh le regarda avec un grand sourire aux lèvres. Le mot «Contact» apparaissait à l'afficheur de l'appareil. Le journaliste décrocha:

- Et voilà que tu surgis à ce moment précis, ricana-t-il.
- Bonsoir. Comment vas-tu ? Entreprit poliment le contact, en se forçant d'ignorer le commentaire de Moh.
- Je vais bien, merci.
- j'ai cru comprendre que tu es sur l'affaire des profanateurs...
- Vous m'espionnez toujours à ce que je vois, l'interrompit le journaliste.
- Ne le prends pas ainsi. Considère moi plutôt comme ton ange gardien, répliqua l'interlocuteur plaisantant.

En prenant un air plus sérieux, il continua:

- Je veux juste t'informer que le cimetière de Remila n'est pas un cas isolé. D'autres régions ont connu le même sort. A Tazmalt, Chemini, Sidi Aïch, Ighil Ali, Akbou, Beni Djellil et ailleurs. Les sépultures sont saccagées l'une après l'autre. Le phénomène a débuté en novembre dernier.
- J'ai le pressentiment qu'ils ne s'arrêteront pas là, prédit Moh avant de raccrocher.

Le lendemain matin, Mohand passa une vingtaine de coups de fil avant de confirmer l'information qu'il a eu la veille. Il préparait un article dans lequel il s'attarderait sur le pourquoi de ces profanations. Le jeune journaliste était de ceux qui pensaient qu'ils devaient à leurs lecteurs plus que de leur raconter des faits. Qu'ils leurs devaient aussi une analyse, une explication. Pour ce cas, c'était assez clair : les intégristes religieux étaient les responsables. Certaines hypothèses exigent néanmoins des vérifications.

Parallèlement, les services de sécurité avaient privilégié une autre piste, celle d'un fou furieux. D'autant plus que l'individu en question avait purgé une peine de six mois de prison pour avoir détruit, à l'aide d'une massue, la statue érigée à la mémoire d'une victime du printemps noir de l'an 2001 à Takarietz. Ce fut d'ailleurs Mohand qui avait traité cette histoire.



Ça faisait presque une semaine que le fanatique schizophrène, soupçonné par les enquêteurs, était sous une étroite surveillance quand le cimetière de Tighilt, un paisible petit village d'Ath Weghlis, fut pillé. Les policiers et gendarmes ont donc été obligés de revoir leur hypothèse de départ. Leurs coéquipiers, chargés de surveiller le suspect numéro un, se retrouvèrent être, désormais, son alibi et les témoins de son innocence. Le brigadier, qui avait enregistré avec un sentiment de déjà-vu la plainte des citoyens de Tighilt, en avisa le jeune reporter.

Le scénario était le même qu'à Remila. Arrivé au village, Moh discuta en premier avec l'imam de la minuscule mosquée. Un moment plus tard, il se retrouva entouré par les habitants, petits et grands, hommes et femmes. On aurait dit qu'ils étaient tous membres d'une même famille nombreuse. L'étonnement était sur tous les visages. On devinait facilement que, d'habitude, rien d'extraordinaire ne se passait dans le coin.

Tout le monde parlait en même temps. Le journaliste comprit en substance qu'un enfant avait vu de la fumée monter du cimetière. Alertés par le feu, les habitants avaient accouru pour l'éteindre et là, ils avaient remarqué les tombes profanées. Toutes les tombes. Moh était persuadé que les cimetières n'avaient pas été choisis au hasard. Les auteurs de ces actes odieux opéraient suivant une logique. Une cohérence certaine mais encore inconnue.

Le bureau était en désordre. Les coudes appuyés sur le calendrier, Moh se tenait la tête entre les mains. Il méditait sur cette histoire pour le moins insensée. Il changea de position puis ouvrit le troisième tiroir du bureau et sorti une chemise en carton sur laquelle il était écrit en lettres capitales «PROFANATIONS». Le dossier contenait des réflexions, des photographies, des procès verbaux des commissariats et des brigades ainsi que des articles de toute la presse qui a traité cette actualité. Le reporter ne manqua pas détablir des rapprochements. Entre les dates d'abord, puis entre les lieux.

Tout s'éclaircit d'un coup dans la tête de Moh. Le mois de novembre, date de la première profanation, la Katibat Al Ansar basée dans la forêt de l'Akfadou, créa un groupe de onze personnes parmi ceux qui soutenaient son idéologie. Ce même groupe a brûlé des livres du Coran à la mosquée d'Aït Ouragh, pas loin de Chemini, parce que, selon les convictions de ses membres, ces livres sacrés avaient été falsifiés. Quelques membres du groupe avaient même eu, auparavant, des différents avec les imams de Remila et Tighilt, connus pour être des modérés.



\*Les cimetières ne sont qu'un test de plus qui démontrerait la détermination et l'engagement des onze nouvelles recrues», pensa le reporter à haute voix. «C'est également une manière de transmettre un message à la population.»

Le journaliste n'eut cependant même pas le temps de coucher sur papier sa théorie : Les auteurs des détériorations récidivèrent quarante huit heures plus tard. C'était le cimetière de la ville de Sidi Aïch qui avait été visé pour la seconde fois. La rage des islamistes prenait une nouvelle tournure. Ça se voyait au nombre de tombes détruites, cette fois-ci et aussi à la fréquence nouvelle des opérations. C'était là une occasion pour Moh pour exposer les résultats de son enquête et de confirmer ses thèses. D'autant plus que son article fit, le lendemain, la Une de son journal.

Des jours passèrent et le phénomène, de plus en plus inquiétant, prenait désormais de l'ampleur. Les éléments de la section de recherche de Béjaïa furent chargés d'enquêter sur ces évènements eux aussi. Ces derniers ne tardèrent pas à suivre la piste que Moh avait ouverte par ses articles. De grands moyens, tels que les écoutes téléphoniques, furent employés tout le long de l'enquête. Grâce à quoi, les services de sécurité devancèrent les agissements des profanateurs et purent identifier ainsi leur prochaine cible.

La nuit glaciale où le cimetière de Mâala, sur le chemin de wilaya numéro quinze, devait être saccagé, une dizaine de gendarmes attendaient, dans le noir, l'arrivée des fanatiques profanateurs de tombes. La presse avait mis la pression sur les autorités et celles-ci comptaient énormément sur l'équipe d'élite de la section de recherche. Il fallait appréhender les profanateurs à tout prix. A minuit, l'embuscade se solda par l'arrestation de cinq individus armés de pioches. Leur chef, un barbu d'une grande taille, avait en sa possession un vieux pistolet automatique un peu rouillé.

Moh fut informé à la minute près. Mais ce ne fut qu'au lendemain qu'il reçut un appel du commandant du département qui lui communiqua tout les détails. Le journaliste se plaça aussitôt devant l'ordinateur, au bureau de son domicile, et rédigea l'article qui clôtura cet incroyable épisode de sa petite carrière alors qu'il faisait ses premières armes journalistiques. D'une armoire se trouvant en face du vieux bureau, le journa-



liste tira une boite d'archive de couleur noire. Il essuya un peu de poussière sur la boite en plastique avant de prendre le dossier des profanations et le ranger dedans. Son téléphone tinta. C'était encore le Contact.

- C'est pour me dire que c'est fini? Anticipa Mohand.
- Oui... Mais il y a autre chose, balbutia le Contact.
- Ouoi donc?
- Je te demande de faire attention à toi. On a intercepté une conversation téléphonique entre deux personnes que nous surveillons depuis un bout de temps. Ils parlaient de toi et des profanations. Ils paraissaient menaçants. Sois prudent le temps qu'on s'en occupe.

\*être journaliste, c'est choisir." N'était-ce pas ce qu'apprit Moh durant un séminaire sur le journalisme d'investigation? Et son choix fut fixé depuis bien longtemps. Si quelques ennemis de plus représentent le prix à payer pour être parti au secours des tombes, le journaliste avait l'air d'accepter tout bonnement les conséquenes.



MOH

#### Karima Lakhdari M.S.G.

Par une belle soirée étoilée, sur la jolie digue du port de Sidi-Fredj, Moh le pêcheur, qui avait l'habitude de s'assoir en compagnie de sa versatile canne à pêche et de sa petite «chekwa», fuyait son monde.

«Une fois tu veux, une fois tu veux pas !», dit Moh à sa canne en engorgeant les dernières gouttes de vin.

Au port de Sidi-Fredj, il avait l'habitude de s'assoir et de regarder au loin, laissant son esprit errer au gré des vagues. Moh semblait dessiner un monde idéal, un monde qu'il imaginait derrière cette Méditerranée qui le narguait.

Ce soir-là, le jeune pêcheur aperçut quelque chose qui avançait doucement vers la plage. Moh se demanda ce que c'était. «Un djinn peutêtre ?» Il est deux heures du matin et je suis seul, se dit Moh. «C'est un fantôme des mers ? Oh, la solitude me fait halluciner. La prochaine fois, je me trouverai quelqu'un pour me tenir compagnie». L'objet avance de plus en plus et les hypothèses continuent. Moh est tourmenté : «Je deviens de plus en plus mbouher». Il faut que je passe voir mon ophtal-mologue avant que ma myopie ne me rende aveugle. 3ma b3ayenih²!»...

Une petite silhouette se dessine au fur et à mesure que l'objet avance. «C'est un pigeon que j'aperçois, là, mais qu'est-ce qui l'amène ici ?» Le «pigeon» en question est en fait un jeune homme à bord d'une petite barque venue d'outre-mer. Fatigué de son long voyage, il se dirigea doucement vers la plage, descendit de la barque et traina son corps jusqu'au sable mouillé pour s'y allonger aussitôt. Moh, le voyant s'avancer vers lui lentement et avec beaucoup de vigilance, l'interpella. «Qui va là ?» lancet-il à la hussarde. «Pourquoi est-il dans cet état?», se demanda Moh en remarquant l'allure pitoyable de l'étranger. «C'est peut-être un fugitif qui s'est évadé de prison, pensa-t-il. Il a peut-être tué quelqu'un ! Mais qu'estce qui me prend ? Faut que j'arrête de regarder les séries policières à deux balles, songea encore Moh. Je deviens fou! Si ca se trouve, c'est un rescapé. Le seul survivant d'un naufrage. Ou, comme dans le film Titanic, c'est un lâche qui s'est emparé de cette barque pour sauver sa peau, laissant derrière lui des femmes et des enfants livrés aux flots! Oh là là, je reprends mon délire! C'est un homme qui semble avoir besoin d'aide. Il est mal en point, il est étendu comme un tas de linge. Je vais aller le voir».

Moh prit son courage à deux mains et décida d'aller à la rencontre du mystérieux quidam qui a surgi de la mer.

Moh: Hey, tout va bien ici? Lui demanda-t-il en lui tapotant l'épaule. El Harrag: Ça va, ça va!

Moh: Est-ce que je peux t'aider? Insiste le pêcheur auprès du voyageur à la boussole inversée. Il se permettait d'emblée de le tutoyer. Entre misérables, pas besoin de protocole.





El Harrag: Je suis bien en Algérie?

Moh : Oui, t'es à Alger ! El Harrag : Enfin !

Moh : Tout le monde s'en va et toi tu viens ici ? T'es malade, ma parole ! Qu'est-ce qui t'amène dans ce trou ?

El Harrag : Ah, si tu savais !

Moh: Si je savais...?!

Moh tendit un vieux manteau à son visiteur du soir.

Moh: Enfile ça, tu vas attraper la crève.

El Harrag : Je viens de l'autre côté de la mer, et derrière se passent pleins de choses, des choses que je n'ai pas pu supporter.

Moh (étonné): Et qu'est-ce qui peut bien se passer chez vous ? À ma connaissance, ce n'est pas la nourriture qui manque, c'est pas vos droits qui sont bafoués.

El Harrag sourit et baissa la tête.



Moh (répliquant au sourire narquois du naufragé): Qu'est-ce qui te fait rire, dis-moi? Je ne suis pas quelqu'un de très instruit, mais je sais ce qui se passe chez moi. Je suis issu d'un peuple qui a beaucoup souffert, un peuple qui, après son indépendance, aurait dû reprendre les rênes du pays. Au lieu de cela, il s'est enfoncé dans les abysses après une lutte fratricide. Tout ça pour le pouvoir! Des gens ont fui le pays. D'autres se sont rempli les poches avec un système mafieux et corrompu. Et je ne te parle même pas des martyrs qui ont été massacrés avec sang-froid. Tout ça pour qu'à la fin, on glorifie le criminel faucheur d'âmes innocentes!

El Harrag garde le silence. Il n'a point l'air de réfuter les paroles de Moh qui, sombrant dans son fiel sous l'effet de l'alcool, déversait sa colère, sa tristesse et son immense chagrin.

Moh reprend : On a récompensé le criminel faucheur d'âmes innocentes et appelé victimes ceux qui ont été les bourreaux. Quelle logique ! Ce pays est perdu !

El Harrag: Je suis au courant de tout ce que vous venez de me dire. Je sais qu'il y a plein de malheurs, plein de hogra comme vous dites... Je ne pense pas que c'est un pays parfait pour des vacances. Je ne dis pas que c'est un pays exotique que je souhaite découvrir en me délectant de sa différence et de son histoire. Toujours est-il que c'est un pays qui se forge et qui se façonne, et comme tout autre pays, il passe par des épreuves et par des afflictions. Rome ne s'est pas faite en un jour!

Moh: Ouais, ouais, je connais la chanson!

El Harrag: C'est un pays qui avance, qui essaie de se mettre sur pied. ça risque de prendre du temps certes, mais le changement est perceptible malgré les erreurs et tous les malheurs... On n'a jamais rien eu pour rien.

Moh: Je n'ai pas besoin de tes idées toutes faites. Je n'ai pas besoin d'un regard extérieur pour évaluer notre situation. Tu ne sais absolument rien! Dis-moi un peu pourquoi tu es venu ici? Qu'est-ce que tu recherches dans ce pays? Je ne te fais pas confiance, tu m'as l'air suspect.

Moh dit cela en se dandinant, cherchant son point d'équilibre.

El Harrag: Vous avez le droit de douter de ma sincérité, vous ne me connaissez pas. Je vais vous parler un peu plus de moi, et je vous dirai pleinement les raisons qui mont poussé à prendre le large en direction de vos contrées.

Moh l'interrompt : Balance ! J't'écoute.

El Harrag: Longtemps, j'ai pensé que j'étais destiné à faire du bien autour de moi, à être le parfait citoyen; un homme sociable vivant dans une société qui se respecte. J'ai idéalisé le monde de l'ailleurs en donnant une image de la perfection. Je me suis rendu compte qu'il n'y



avait rien de tout cela. Hélas, je vivais dans un monde imaginaire. Finalement, le monde auquel j'aspirais n'était rien. Ce n'étaient que de belles paroles tissées pour faire joli et faire croire à la perfection et à la modernité, au civisme et à la supériorité intellectuelle de mon monde. J'ai appris qu'au lieu de vivre, on survit; qu'au lieu de plaire pour ce que l'on est, on doit se glisser dans la peau d'un autre. J'ai appris que lorsqu'on parle de tolérance, on parle en fait d'ostracisme. Que pour être accepté, il fallait être comme la masse. Mes pensées les plus claires et les plus nettes ont été abimées, infectées, obscurcies et salies par mon monde. Tout n'est pas aussi beau qu'on peut le croire.

Moh marmonne ironiquement : Je vois. C'est tellement dur de vivre dans ton monde ! Mais enfin, y a pas plus terrible et plus cruel que ça! Je croirais entendre un petit prince ou quelque héros de dessins animés qui espère vivre dans un monde de jolies princesses Barbie. Et moi qui me plaignais de mon esprit tourmenté...

El Harrag: Je termine ou vous en avez assez entendu?

Moh : Mais oui continue, continue ! Je veux bien en savoir davantage sur ce qui t'as poussé à venir ici, chez nous.

El Harrag: On a idéalisé notre monde. On l'a exposé comme l'une des merveilles de cette planète où l'on trouve joie, sérénité, confort et plénitude. L'ailleurs tel que vous le concevez et tel qu'il vous est présenté n'est en fait qu'une fausse image bricolée par les médias et les personnes satisfaites de ces niaiseries puériles, ce mode de vie consumériste et superficiel fait de mensonges dans lequel elles évoluent. Aucune pensée n'est pure, aucune personne n'est fiable. Une âme glaciale habite leur corps comme l'hiver qui s'installe. Mon monde s'est presque vidé de son essence, de sa substance humaine. Bientôt, on trouvera à la place des nourrices des robots pour garder et éduquer les enfants. Les signaux de détresse se multiplient. Je ne sais plus quoi penser...

Le jeune étranger pousse un grand soupir avant de reprendre : «Je sais que ça parait bizarre, mais au-delà de l'assistance médicale, au-delà de la facilité de se loger et des prêts bancaires, il y a les charges, il y a le disfonctionnement de plusieurs entreprises, le licenciement de plusieurs employés. Au-delà des apparences, il existe une souffrance profonde, il y a des suicides, il y a un mal être qui nous ronge insidieusement de l'intérieur. Rien ne va plus! Et je suis témoin de ce monde en pleine décadence. Tout est fini là-bas!

«Et c'est pourtant pour aller là-bas que mes compatriotes risquent leur vie», rétorqua Moh d'une réplique cinglante.



El Harrag: lls sont piégés. Et puis, ça dépend à quoi ils aspirent. Ça peut marcher comme ça peut foirer. On peut s'y plaire mais on peut aussi s'en lasser comme ce fut le cas pour moi. Oui, moi, le natif de ce «beau» monde.

Moh : Jusqu'ici, tu n'as fait que dénigrer et discréditer ton monde. Mais en quoi le mien serait-il meilleur ?

El Harrag: C'est là toute la différence. Crois-moi mon ami, quand on regarde d'un œil critique son monde et quand on voit ce qui fait sa vie, on a raison de faire ce que j'ai fait.

Moh : Je n'ai rien compris ! Tu es devenu philosophe ? Khtina me tfelssif' sinon c'est ma tête qui va être mfelssa'!

El Harrag: Quoi ? Je n'ai rien compris, là! Je sais qu'il faut que je prenne des cours d'algérien. Mais pour le moment, j'ai rien pigé à ton charabia.

Moh: Rien de transcendant! Je commence à comprendre. Du moins, je crois avoir compris une chose: tu es là pour vivre un renouveau. Tu es là pour vivre tout court parce que tu ne vivais pas là-bas, c'est ça? Ici, l'hiver est plutôt doux si on le compare au vôtre. Il se pointe une fois par an et sa durée est limitée comme une carte de recharge. Dans ce bled, tu ne risques pas de t'ennuyer, sauf si tu te retrouves au chômage. Et là, il y a fort à parier que resteras des heures et des heures collé au mur. Tu seras utile comme tapisserie. Un passage obligatoire ici, mais tu t'y feras. Toi qui veux prendre ton temps et converser, tu trouveras des personnes un peu dans la même situation, tu converseras autant que tu le souhaiteras, à n'importe quel moment de la journée ou de la nuit, car ici, on parle de tout et de rien. La tchatche, ce n'est pas ce qui manque dans lqhawi et zenoq'. T'en as marre des jeux de société genre Monopoly et le Loup-garou ?Troque-les contre edomine<sup>8</sup>, un sport-roi chez nous.

El Harrag : C'est ce que je veux. Je veux vivre ma vie auprès de gens, d'ETRES HUMAINS, qui ne courent pas après le temps mais qui, au contraire, prennent leur temps pour vivre et exister. Je veux être confronté aux entraves du quotidien. J'ai besoin de découvrir au jour le jour des choses nouvelles, des gens nouveaux, me lier à eux et partager avec eux les choses de la vie : un moment de joie, un sourire, un chagrin, une larme, sans faire semblant. Des personnes authentiques quoi !, capables de vous soutenir, de vous brusquer quand il le faut. Je veux d'une vie sans artifices ni sournoiserie. J'ai besoin de vivre auprès de personnes qui n'hésitent pas à vous remettre à votre place et vous flanquer une bonne correction quand vous dépassez les limites. J'ai envie de croiser des femmes et des hommes tout simplement. Des vrais, pas

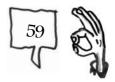




des zombis. C'est ce que je n'ai pu trouver là-bas, derrière ce large horizon où se terre mon ancien chez moi.

Moh : Arrête ! Tu vas me faire pleurer. Et arrête de me vouvoyer. Après tout, il n'y a pas de grade entre nous. C'est bon, on a fait connaissance. Je sens qu'on va être de bons potes toi et moi, alors, trinquons ensemble, et buvons pour l'Aldjiré!

- 1 Nom familier qui se dit d'une bouteille de vin rouge.
- 2 Mbouher: Une personne myope.
- 3 Littéralement : Aveugle jouissant pleinement de ses yeux.
- 4 El hogra: Oppression, exclusion ou brimade injuste, abus de pouvoir.
- 5 Arrête de philosopher!
- 6 Littéralement: Ruinée. Ici, comprendre: à court d'idées.
- 7Les cafés maures et les rues.
- 8 Dominos.



# L'INDÉPENDANCE !

Lilia Belal

Jouvre ma boite mail, et en la consultant, je reçois le courrier d'un collègue : «Salut Amimer ! Voilà, il y a une rencontre sur l'Histoire qui se tiendra à Alger...» J'accepte sans hésitation. Et, quarante-huit heures plus tard, je me retrouve à l'Hôtel Fernandez. Il doit être 09h00 du matin. J'entre dans ce somptueux palace où le son du jazz résonne aussitôt dans ma tête. On m'indique que le colloque se tiendra à l'extérieur, en plein air. Je longe le hall pour rejoindre la terrasse. La vue est imprenable. Le paysage donnant directement sur la mer est tout simplement captivant. Je descends quelques marches et me voilà sous un chapiteau.

Je pénètre au sein de ce lieu, je fais un petit tour et en un rien de temps, je me retrouve entouré par les plus grosses pointures de l'Histoire universelle. Je m'installe tout en consultant le programme.

A première vue, ce colloque a l'air assez intéressant. En face de moi, la tribune est tour à tour occupée par des spécialistes qui y vont, chacun, de sa communication sur la question de la colonisation et de l'indépendance. Ça a l'air un peu lassant, ce discours!, me dis-je. Je commence déjà à m'ennuyer, mince!! Mais bon. Peut-être y a-t-il plus intéressant dans la suite du programme, l'après-midi, qui sait?, d'autant plus que c'est un colloque international.

Il est 13h 16mn. Je reçois le coup de fil d'un collègue qui me demande de lui prendre des notes. Et pendant que j'étais en train de finir mon appel, le maître d'hôtel nous invite à passer à table. En m'introduisant dans le restaurant gastronomique du palace, j'ai commencé peu à peu à me familiariser avec son ambiance ultra-luxueuse qui jurait avec la petite touche historique qui caractérisait son architecture. Des regards s'entrecroisent. Des sourires se partagent. La mode est à la révolution sociale. Mon regard traque chaque geste, chaque moue, chaque parole qui m'entourent. Je m'avance en cherchant une table sympathique, et là, je fais mon entrée au milieu des couteaux affutés et des répliques d'Amel Maafa bien plus aiguisées que celles des autres participants.

Je devais donc couvrir ce colloque, mais ma mission se révèle d'emblée assez pénible. Déjà, il y avait un tel tapage vocal, digne d'un hammam algérois. Et quand ce ne sont pas les chamailleries de hammam, c'est le cliquetis des ustensiles de cuisine qui vous cassent les tympans. Je me frayai malgré tout un petit chemin entre cette foule historique, et pris place à une table où étaient déjà installés deux journalistes du quotidien L'Indépendant. Il y avait également Si Amir, l'arrière petit-fils de l'Emir Abdelkader – quel honneur ! – ainsi qu'un certain Boualem, un sexagénaire passionné d'Histoire. Ce dernier se distingue d'ailleurs par un com-





portement impulsif que trahit son obsession et son acharnement lors du débat. C'est le genre de personne qui ne se lasse jamais de répéter en boucle son discours chaque fois qu'il trouve l'occasion de s'exprimer, un discours truffé d'idéologie et marqué par une rhétorique guerrière.

L'heure du repas a enfin sonné. Chaque table est servie comme il se doit, et pendant qu'on s'apprétait à manger, l'un des journalistes ouvre un débat sur la politique. Au fil des minutes, on enchaînait sujet sur sujet, allant du journalisme des années 90 à l'actualité internationale, de l'émigration à l'élection du nouveau présidant français François Hollande.

Le restaurant est envahi par des éclats de rires ponctuant des discussions nourries sur le thème du colloque. Des serveurs commencent à circuler dans les travées, les bras chargés de plats. En guise d'entrée, le menu propose une sorte de plat méditerranéen qui, de prime abord, ressemble à un chapeau en patte feuilletée, et qui cache en dessous une succulente marmelade de légumes, d'ail, d'olives et de fruits de mer finement découpés, et arrosée d'une touche de vinaigre et d'huile d'olive. Chaque table est enivrée par cette ambiance culinaire qui transporte avec ses saveurs exotiques et colorées nos sens au-delà de toute



-

الناد



gourmandise. J'attends qu'on me serve. Il y a tellement de monde que les serveurs sont un peu essoufflés de faire toutes ces tables. Je fais un petit tour visuel (tout en affichant un petit sou-

rire), je regarde un peu ce qu'il y a autour de moi et je dévisage chaque expression, chaque trait, qui croisent mon regard. Et là, je commence à sentir cette convivialité et cette atmosphère qui virent bientôt à l'intellectualisme et au politique.

De retour à ma table, je dissèque chaque geste de mes confrères présents. Les fourchettes et les couteaux jonglent tels des instruments de musique, pendant que les bouches qui mastiquent pérorent sur la crise de l'emploi (pour les Algériens) en France ou encore le «printemps arabe» qui vient de toucher la Tunisie, la Libye, l'Egypte et la Syrie. Chaque petite bouchée se digère au rythme des phrases jetées par les interlocuteurs. Les paroles se suivent jusqu'à devenir une sorte de raisonnement circulaire créant ainsi une table ronde à la Francois Busnel.

Mmm... Ça a l'air succulent! Qu'est-ce que c'est bon !!!, Lancé-je en dégustant un de ces mets exquis. Puis, un moment de silence s'installe pour savourer pleinement cette dégustation.

Boualem le sexagénaire ouvra sa bouche et se lance (tout en mâchant tel un barbare primitif) dans une panoplie de bribes philosophiques sur les guerres qui ont marqué l'humanité, et notamment la nôtre. Et pendant qu'il nous servait son discours de faux guerrier, un serveur vint nous proposer la suite du repas.

Mais au moment de poser le plat de viande sur la table, soudain, Boualem se tut. Il fit tomber sa fourchette et la ramassa dare-dare quand il aperçut la suite du menu. Quelque chose de très étrange se produisit en lui, comme s'il était en proie à une sorte de… métamorphose. Il contempla avec férocité ce plat gastronomique qui lui rappela le festin d'une «Ouaada» en 1962 et déclara d'un air glouton au serveur qui se trouvait à sa gauche :

- "Hey garçon! Changez-moi cette assiette. Mon morceau de viande est trop petit. Moi, je suis un grand mangeur!"

Stupéfait par le comportement du vieux Boualem, le serveur rétorque sèchement :

- «Monsieur, toutes les assiettes sont dressées de la même manière. Vous êtes dans un palace et non pas dans un mariage bédouin!»

La table fut prise tout d'un coup d'un fou-rire incontrôlable, et tout le monde regarda Boualem qui avait l'air d'un dinosaure affamé à la



recherche de sa proie. Voilà l'image de ce nouveau pays : indépendant mais assoiffé de tout ce qui bouge, et son peuple veut toujours plus, jusqu'à la dernière goutte, tel un vampire réveillé après cent ans de sommeil à la recherche de victimes sanguinolentes.

La table est toujours autant animée à coup d'échanges passionnés sur la politique et l'Histoire. Ferhat Abbes est au centre des débats. Boualem lève enfin les yeux, d'un air contrarié et humilié, regarde chacun de nous avant de rabattre ses paupières. Il ne dit plus un mot. Il s'engouffre dans son assiette pour rassasier sa fringale, et nous, nous continuons à lui décocher des œillades tout en dégustant élégamment notre plat de viande aux amandes et pistaches effilées. Nous embrayons sur d'autres sujets en le laissant ainsi dans son petit coin. Je prends tout de même la peine de fixer son visage tout ridé, dégoulinant de vice et de malice, et ce que je vois m'horrifie. Mais ce n'est pas vrai! Ça dégouline de partout! On dirait un gosse de 5 ans à qui on n'a jamais appris à se tenir à table!

Boualem vient d'un vieux quartier algérois : La Pointe Pescade. Il porte un ensemble bleu marseillais tout usé et des espadrilles noires. C'est un pécheur à la retraite qui passe tout son temps à fouiner dans les archives historiques, et à s'incruster dans toutes les rencontres officielles visant de près ou de loin l'Histoire comme aujourd'hui d'ailleurs. Il parle toujours la bouche pleine, et mange avec ses doigts tel un ogre vorace. Il se fiche du jugement des autres, lui qui se présente comme une relique d'on ne sait quelle épopée glorieuse.

Des voix commencent à s'élever autour de la table :

tion culinaire. C'est un être grossier qui n'a rien à voir avec

- Et dire qu'il se revendique moudjahid! On dirait qu'il n'a jamais mangé de viande de sa vie, ha ha ha ha !
- Une autre voix lâche:

cet univers.

Il me rappelle tout ce qui a causé la faillite intellectuelle et matérielle de mon pays tant adoré autrefois.

Une troisième voix assène :

- Je n'arrive pas à croire que je suis assis devant un ogre humain!
   Une autre en remet une couche:
- Bon sang! Ce vieux n'a rien à faire dans ce colloque!

De temps à autre, les compagnons de la table «5 juillet 1962» se regardaient, se scrutaient le visage, se jugeaient mais à voix-basse. Et le débat allait bon train.



•



Vient enfin le temps fort du repas : Le Dessert.

Le même serveur se penche pour débarrasser la table et faire place à une corbeille de fruits exotiques. Après ce beau festin gastronomique, les convives sont bien repus. Ils ne pensent plus à leur repas mais à la suite de ce colloque qui va à présent s'ouvrir sur d'autres horizons historiques. Cela n'a pas empêché les participants de prendre chacun un fruit et d'en manger un petit bout. Boualem, lui, se sert une première fois, puis une autre, puis une autre, puis une dernière pour la route. Je songe à sa gloutonnerie et me dis que c'est un vrai goujat, ce vieux. C'est confirmé : ce mec bouffe tout ce qui lui tombe sous la main, et en plus, je déteste sa façon de se goinfrer. Il est si répugnant. Un peu de retenue bon sang !

En face de Boualem est assis Si Amir, l'arrière petit-fils de l'Emir Abdel Kader. C'est un homme assez âgé, d'une classe et d'une élégance inouïes malgré son état de santé, lui qui était atteint de la maladie de Parkinson. En outre, il est d'une immense culture. C'est un homme très distingué, aussi bien dans sa façon de parler que dans sa façon de manger. On pourrait passer des heures à lui faire la conversation sans se lasser. Depuis le début du repas, il n'arrêtait pas d'analyser l'attitude de Boualem, et quand vint le moment du dessert, il ne pouvait plus se retenir. Il tonna :

- Cher Monsieur! Pourquoi toute cette pagaille? Vous ignorez peut-être que vous embarrassez notre table depuis tout à l'heure avec vos sonorités buccales? Il y a des manières à adopter dans un endroit pareil!

Les autres regardaient le vieux pêcheur fixement. Puis Boualem se défendit :

- Mais Monsieur! Ça ne vous regarde pas, ce que je fais ou ne fais pas! Et puis, je m'en fous, moi, si ma façon d'être vous dérange! Je suis comme je suis. Moi au moins je ne mange pas comme les occidentaux, sans consommer de pain, et sans faire usage de mes mains!

Si Amir est fou de rage. Une sorte de décharge électrique lui mord le corps tandis que son esprit est pris de vertige. En une fraction de seconde, il se retrouve au sol, terrassé par un arrêt cardiaque. Ses confrères ainsi que les organisateurs du colloque surgissent d'une table voisine pour voir ce qui se passe. La fin du repas s'annonce mouvementée suite au malaise de Si Amir. Tout le monde chuchote:

- Mais qu'est-ce qui se passe ? Le pauvre, il a perdu connaissance...
- Que lui arrive t-il ?

Tous les regards sont braqués sur nous, et tout le monde se pose la même question. Quant à nous, nous étions bouche-bée autour de Si Amir, hallucinés et stupéfaits par sa réaction si violente face aux propos incongrus de Boua-



lem. Je n'ai pas pu me retenir et j'ai éructé à l'adresse du vieux chnoque :

– Depuis le début de ce repas, on avait beau essayer de comprendre et d'analyservotre comportement, rien n'yfait. On se disait au fond de nous : «Ce n'est pas grave, il va se ressaisir» mais rien. Aucun effort de bienséance de votre part!

Un confrère m'a emboîté le pas :

– Vous êtes ce vilain nuage qui rode sans cesse au-dessus de nos têtes. Vous êtes l'incarnation de cette idéologie corruptrice et destructrice qui gâche l'avenir de nos jeunes! Vous êtes cette ombre qui torture notre mémoire collective et empoisonne notre esprit au quotidien avec cette philosophie bidon sur la libération de notre cher pays. Pauvre pays! Si c'est ça l'indépendance, alors là!...

Une autre voix de renchérir:

– Vous, «moudjahid» ? Ça reste à prouver Chaque année, il y a plus de moudjahidines qu'en 1962. Que répond s'ez veus à ceux qui se posent ce genre de questions ?

Le vieux Boualem reste fig. L'es inc pable de sor ir quoi que ce soit de sa bouche. Il regarde une a come finis ses compugnons, jette un dernier regard sur la dépout le de la Apric expensa bredouille en laissant derrière lui une victime (comp e compugnations) et un tas d'interrogations sur le devenir d'un plup e qui sonoie en permanence dans un présent flou et sombre. Le futur, nen parlons pas! C'est une autre affaire...

#### Matis Tarek-Islam

Mon frère est plus jeune que moi – Il est meilleur que moi. Plusieurs vocations animent sa vie quand, moi, je n'en ai aucune. Moi, je vais tous les jours à la mosquée. Parfois même à cinq reprises. Si je comptabilise le temps que j'y ai passé, depuis deux ans, j'aurais une deuxième petite vie. Mais, je l'avoue, la première prière crépusculaire m'est, à chaque fois, fort insoutenable. Je sais que c'est malhonnête de ma part – ce ne sera pas la première fois, n'est-ce pas ? – mais j'y vais de temps à autre pour feindre une assiduité incontestable, et me garantir, de la sorte, une bonne réputation. Davantage de crédibilité auprès des imberbes qui m'entourent. C'est mon registre de commerce. J'en prends soin.

Le petit enfoiré, quant à lui, suit toujours ses études. Il sort, le matin, dans le noir ; et rentre dans le noir, le soir. Ses prières, il les fait toutes à la maison, souvent accumulées. Il «se la coule douce», oserais-je dire pour emprunter ses expressions barbares. «La belle vie», ne cesse-til de répéter à notre mère, sans doute pour me narguer. J'imagine qu'il fréquente tout le temps, à la fac, ces petites callipyges de la nouvelle bourgeoisie estudiantine. Durant le dernier ramadan, chaque nuit venaient le chercher ses amis, parfois avant même que ne commencent les longues prières des tarawih, pour aller assister à un concert de musique ou je ne sais quelle autre abomination de la Vie Ephémère. Il devait sûrement y régner une folle ambiance de démons - Dieu les maudisse! Il rentrait, à l'aube, mort de fatigue, tel un soldat qui survivrait à une bataille perdue - je suis peut-être ce soldat... Aujourd'hui, je l'ai vu quittant la maison, le sac au dos, sa tête émergeant du blazer bleu de Shanghai de notre père. Une vieille guenille. Où va-t-il, cette fois ? -«Un atelier d'écriture, me répond-il, comme la dernière fois, tu sais, sauf qu'on passera la nuit dans un hôtel, les pieds dans l'eau.» Écrivant, qu'il se considère, désormais. Pourtant, c'est moi qui lui ai transmis cette satanée maladie qu'est la littérature. Des paroles en l'air, je sais, bien que paradoxalement retranscrites. Je le regrette. Si, à l'époque, je n'étais pas encore où je suis aujourd'hui, au milieu de cette bénédiction de religiosité, j'aurais quand même pu ne rien lui apprendre. Trop tard. Maintenant, mon frère, c'est une boule de neige déjà trop grosse. Je me suis contenté de lui signaler que, pour accéder à ce genre d'enceinte, il fallait être habillé correctement, et non dans cette tenue ouvrière de l'autre bout de la terre. Il m'a souri, a proféré le salamalec sacré, sans facon, et il s'en est allé. Après tout, j'ignore de quel genre d'hôtel il s'agit, il ne me raconte plus les détails de ses péchés quotidiens. Mais je suis sûr qu'il sait que je suis au courant des coulisses de ce genre de regroupements





soi-disant «culturels». On s'y amuse avant toute chose. On cautionne la liberté d'expression, l'autolibération, la démocratie déguisée en philanthropie occidentale, et cetera et ce qui s'en suit, pour apprendre, n'est-ce pas ? Au petit oiseau de voler de ses propres ailes... Des billevesées du genre. Des balivernes d'ornithologues ratés. Il n'y a jamais construction, les animateurs de ces rencontres ne détruisant jamais quoi que ce soit - or, il faut détruire pour construire. Ils se revendiquent méchants dans leur critique, mais sont tous gentils à la fin - conscience professionnelle je crois, oblige. On y profitera, à coup sûr, pour tirer un ou deux coups. Mais je le connais fort bien, mon petit frère, il n'a pas les couilles, astaghfirollah, pour commettre pareille infamie. Je n'entends point par là qu'il préserve sa pureté pour l'amour de Dieu - ou pour faire durer le suspense jusqu'à sa nuit de noces. C'est un pauvre petit bougre cafouilleux de chaud lapin -, c'est juste qu'il a besoin de plus de temps pour gagner en confiance. A sa place, je ne résisterais pas une seconde à la tentation des fornicatrices multirécidivistes de ce monde intellectuel démesurément surestimé. Résister à la tentation, n'est-ce pas y céder, après tout? Moi, je les baiserais toutes.

Astaghfirollah !... Je sais qu'il n'est pas très catholique pour un bon musulman de dire cela mais, je crois sincèrement que je l'envie, mon frère.

Je viens de soulager mes entrailles. Ce n'est en rien métaphorique ; poétiquement, je suis plus tourmenté que les quarante hétéronymes d'un poète intranquille. Ceci étant dit, j'ai réellement donné liberté à la masse encombrante qui irritait l'intestin mortifère m'habitant, et aux quelques miettes qui toujours escortent pareilles fécalités. Ces lieux



**6** 

6

LL



d'isolement, comme tous les coins malodorants et scabreux, sont hantés de farfadets et de mauvais esprits... Que suis-je en train de dire? J'ignore d'où me vient une pensée aussi ténébreuse... De mes

lectures religieuses récentes, ou de ce qui polluait mon cerveau dans mon enfance, tous ces dessins animés importés de chez les mécréants... Je ne sais plus comment faut-il croire aux esprits, ou s'il faut même y croire. En tout cas, quelque chose a incité la maudite selle à me jouer des tours : j'ai tiré la chasse deux fois, et à chacune, elle revenait, souriante, me jetait un regard goguenard, comme pour me rappeler son poids dans l'équilibre de mon existence futile. Elle me fait penser à quand j'attendais les vagues, quand la mer était houleuse, lors des vacances qu'enfant, je passais à son bord. Elles me ramenaient, après me bien avoir malmené, avec elles, vers le sable. Mais je ressortais aussitôt, invaincu, opiniâtre, entêté - et pourtant pas encore barbu. Je rentrais dans l'eau, avançais contre le courant, reprenais position pour défier les dieux marins... Mais il n'y a qu'Un seul Dieu ! - J'étais encore un enfant à l'époque, et les mythologies des mondes me faisaient marrer. J'ai dû tirer la chasse une troisième fois, pour enfin voir mon dîner digéré sombrer dans les égouts labyrinthiques de ce dégoutant bâtiment.

A l'heure qu'il est, mon frère doit être en train de faire connaissance avec ses amis lettrés. Ma petite mésaventure merdique aux toilettes m'a fait oublier, ne fût-ce que pour quelques secondes, sa consanguinité dérangeante. Il leur parlera de tout ce qu'il sait de l'histoire de la littérature. Une vraie encyclopédie, mon petit frère. Mais c'est bien moi qui lui ai tout appris. C'est moi qui aurais dû passer ce weekend dans un petit hôtel côtier. C'est moi qui devrais me vanter de toutes ces connaissances, raconter tous ces livres qui colonisent notre bibliothèque familiale - pour moi, de moins en moins familière. Les livres de père ne font pas la moitié de ma collection héritée, à l'insu de mon plein gré, avant ma mort. Du Diwân d'Al Hallaj au Temps perdu de Proust, de L'Odyssée homérique aux Fictions de Borges, en passant par Le bruit et par la fureur, Ulysse ou encore Le procès. Ce soir, c'est à lui que l'une de ces mécréantes proies faciles ferait des avances sournoises. Et c'est lui qui ferait semblant de ne s'être aperçu de rien, parce que dayerlou, mon frère. Il réussira, tout au plus, à flirter avec l'une d'entre elles, san lui faire de bébé. Tant mieux !, me dis-je plus sincèrement. Je me retrouverais, sinon, dans l'obligation de le châtier.



Je ne me reconnais plus dans ce pays, constitutionnellement arabe. Et musulman. Ce qui est une bonne chose en soi. Quoi que «arabe»... Je ne me suis jamais senti, et encore



moins considéré comme tel. Non, je ne vois pas ce qui pourrait bien me réunir avec un Yéménite ou un gueux Saoudite. Je suis jaloux des Perses et des turcs qui ont su embrasser l'islam tout en restant ce qu'ils sont. Nos ancètres vendirent àme et identité pour je ne sais quel prix. Je suis aujourd'hui musulman, arabe, sans savoir qui suis-je réellement. Cependant, la terre sans ses gens se perd. Mon peuple commet la même erreur que ses prédécesseurs des siècles révolus. Il se vend. On nous caresse le dos, et nous prenons cela pour de la force. Mon Dieu! Cette terre n'est plus une terre d'Islam. On a cessé de lui appartenir. Personne n'y reconnait son prochain, et pourtant, personne n'ose le reconnaître. Certes, on entend encore des appels à la prière résonner, le temps d'un battement de cil, dans le ciel; mais nos cœurs, nos oreilles, comme nos yeux, ne raisonnent qu'avec – et pour – les bruits beaucoup plus élevés de la vie; de nos jours, mais surtout, de nos nuits. Cette vie est morbide. Cette terre n'est plus une terre d'Islam. On a cessé de lui appartenir.

Dans la rue – dans mon pays ! – dans le bus, le plus souvent, on se méfie de moi. Parce que je ressemble au terroriste dont le dernier attentat télétransmis ébranle encore les écrans. Je ne me reconnais pourtant pas en lui non plus. Il n'est pas dans mes projets de pratiquer le crime – en tout cas, pas encore. Que ces énergumènes autoproclamés progressistes cessent donc de nous faire la leçon sur la tolérance, sur l'ignominie des clichés et sur tout ce qu'ils abhorrent mais pratiquent sélectivement. Qu'ils cessent de me marginaliser, car, sinon... plus jamais je ne prendrai le car!

«Que celles qui sont vierges lèvent la main! Elles seront sauvées!». Voilà ce que je dirais si jamais je prenais en otage un bus ou un avion. Puisque c'est ce que tout le monde attend de moi. Après quoi, je les dépucellerais toutes. Car on ne piétine pas les impuretés lorsqu'on est soi-même pur – Dieu me préserve de mes «délectations moroses» et de mes tentations licencieuses! Je ne suis pas ce que les gens appréhendent. Je ne me suis jamais cru nuisible. A la limite, je m'en fiche, de ce qu'ils disent derrière mon dos, les gens, lorsque je me garde de prendre place devant quelque jeune fille exagérément maquillée et puant un parfum pollueur des humeurs – fût-ce la seule place disponible – dans







un salon déambulant. Je reste généralement debout quand je voyage en ville. Sain et saint comme je peux. Je suis sportif, après tout.

Cette terre n'est plus une terre d'Islam. Mon frère n'est plus mon frère. La démocratie nous tue au plus profond de notre âme. Je prie Dieu, Allah, chaque jour, pour aller au para-

dis. La simple idée de penser que je brûlerai dans la Géhenne, après ma mort, me torture plus que cette torture même. Vivre en enfer ici-bas devrait mêtre suffisant. Un vieil ami clochard – un ex-ami – dans ses moments d'ivresse, les plus fructueux en sagesse, me dit une fois : «Tu imagines la malchance que tu aurais si, après avoir vécu toute ta vie dans ce bled, tu allais en enfer ?» On ne sort pas de l'auberge. J'hésite entre prier pour que grâce soit accordée à ce frère qui, sans feu ni lieu, s'éclate et s'amuse ; ou le maudire pour qu'il fasse partie des faibles armées désarmées face à Dieu Tout-puissant, le jour du Jugement.

Je suis fatigué. Je pense que ce que j'endure depuis ma repentance est bien plus dur que tout ce qu'il ait jamais été donné à homme de supporter. Il y a des moments comme celui-ci, où je n'ai plus envie de penser à quoi que ce soit. Indifférent, incohérent, las, fatigué, soulé, désolé, déboussolé... Mais je crois. J'ai de la foi. A tort ou à raison, j'en suis convaincu. Et la foi, la foi, vous savez, ne se raisonne pas.

Puisse Dieu m'aider à me relever ! Et qu'll me donne la force pour reprendre, non pas goût à la vie – ce serait odieux de ma part – mais seulement ma vie. Je l'adore ; je veux l'adorer. Dieu et non la vie, cela va de soi...

Ma flemme est enfin vaincue; et le corps décide sans se surprendre de se lever. Dieu existe ! Ce n'est pas que j'avais des doutes, mais ça fait du bien, une prière exaucée, c'est-à-dire écoutée. Bien, je vais me raser. J'espère cependant pouvoir me contrôler et ne me contenter, dans mon entreprise, que du crâne, pour ainsi pouvoir caresser ad vitam aeternam, inch'Allah, ma barbe farfelue. De plus en plus lisse, avec les jours, ma sombre barbe. Allez, la moustache y passera quand même!











Mokdadi Said

Ils décident pour la première fois de visiter le premier musée de leur région, une région qui a longtemps subit le silence imposé et qui a été victime de doutes ravageurs...

Ils se sentaient comblés ce jour-là. C'était un 02 novembre.

Est-ce un nouveau départ Gaïa?

je ne sais pas, mais de toute façon on les aura un jour, on les aura!

C'est sous un ciel noir de mensonges qui a longtemps assombri leurs cœurs et les a rempli de frayeur, qu'ils décident de suivre avec hâte cette lueur de bonheur qui s'annonçait. Ils ouvrirent ensemble cette porte des vérités longuement voilées...

Le claquement de leurs pas sur le sol cassait un silence insoutenable, mais familier à la fois. Un silence qui prenait un autre sens, cette fois cependant.

Abdelkader! Dehors on prépare «l'vote». Ou est-ce juste une étincelle de liberté qui tente une nouvelle fois de duper les naïfs ?

Gaïa! On est là, et ce moment nous appartient...

Les deux jeunes ont grandi dans un territoire qu'on ne cesse de violenter depuis toujours. Une «tamurt» qui a payé cher, et paye toujours, les murmures authentiques de ses enfants.

Abdelkader, et dire qu'on leur a fait subir toutes ces atrocités pour avoir scandé des vérités! Mais tout le monde le saura maintenant, tout le monde le saura..., dit la jeune fille dans cet espace fermé, dédié à la mémoire.

Avec des yeux assoiffés, ils embrassaient leur culture toujours sous ce même silence glacial, entre les murs du musée.

Une main se tendait avec joie, mais aussi avec hésitation, vers un manuscrit lorsque soudain une voix caverneuse brisa le silence et sembla être des dents qui s'enfonçait dans les chairs. Un «Boukerche» à barbe sauvage et moustaches rasées leur intima, dans un grognement, l'ordre de quitter les lieux. Et ce fut comme un vent de colère et de souffla en eux et qui alla nourrir encore une fois cette flamme en eux, une flamme vieille de 22 ans.

Une délégation qui arrive ? Et «Oumba3d» ? rétorqua Abdelkader à l'explication du barbu.

Vous devez sortir, c'est le protocole, répliqua, ferme, le barbu.

Mais arrêtez avec ces conneries! Ce musée c'est nous, c'est à nous et c'est pour nous, répondit Gaïa.

Dite moi, vous êtes des étudiants ? Grommela le «Boukerche à barbe sauvage et moustache rasée».





Des étudiants et plus citoyens que ces mamelles de merde qui vous nourrissent depuis plus d'un demi-siècle...

Une dispute suivra l'altercation. La violence subie fini par ouvrir, à nouveau, une plaie béante que tous ressentaient ailleurs et que des êtres portaient en eux, dans leurs âmes. Ce même manque qui poussera le plus grand nombre à écrire avec liberté, rage et amour, et souvent écrire et crier en même temps. Comme en écho aux extraordinaires personnes qui éclairaient leurs univers, des esprits purs et affables, liés par la même douleur. La même douleur qu'on croyait morte et éparpillée par les siècles.

Un feu capable de brûler le mensonge justement. D'animer le cri de la liberté. Une liberté confisquée depuis cinquante ans !



# 

#### **Hawel Hannane**

Deux hémisphères totalement différents l'un de l'autre. Que rien ne semble mettre en entente. L'un gauche, l'autre droit. Obligés de vivre ensemble dans une seule et même boite crânienne. Contraints de partager le même espace, de baigner dans le même LCR¹. Vont-ils arriver à s'entendre un jour? Combien d'années faudra-t-il pour qu'ils se mettent d'accord sur un sujet ? 10, 20, 30, 40, 50 ans?

Hémisphère I : Réfléchis un peu!

Hémisphère II : A quoi veux-tu que je réfléchisse ?

Hémisphère I: A ce maudit thème qu'on nous a imposé!

Hémisphère II : Je n'en ai pas envie. Ce thème ne me parle pas et je ne veux pas m'investir dessus.

Hémisphère I : Allez ! Courage ! Réfléchis un peu… Qu'on puisse développer un peu une idée et qu'on en finisse!

Hémisphère II : Hmm... C'était quoi déjà le titre ?

Hémisphère I : «50 ans... C'est l'âge de ma mère...»

Hémisphère II : Tu parles d'un bon titre ! Ca ne me donne pas du tout envie d'acheter ce livre, encore moins de le lire.

Hémisphère I: Moi, ca me parle un peu...

Hémisphère II: Ah oui?! Ça te fait penser à quoi? Ala ménopause?

Hémisphère I : Ca peut être une bonne idée ! On peut dire qu'après 50 ans d'indépendance, le pays a ménopausé.

Hémisphère II : Après n'avoir jamais été fertile tu veux dire!

Hémisphère I: Tu négativises toujours tout, toi!

Hémisphère II : Je ne fais que dire la vérité, moi!

Hémisphère I : Qui te dit que la nation n'a jamais été fertile ? Peutêtre qu'il n'y avait personne pour la féconder ?!

Hémisphère II: Tu vois à quoi ça mène d'attendre le prince charmant!!

Hémisphère I: Moi, je garde toujours espoir.

Hémisphère II : Apres 50 ans, y'a plus rien à espérer.

Hémisphère I : Je me demande toujours pourquoi on nous a mis ensemble. On n'a rien en commun :

Hémisphère II : Il faut de tout pour faire un monde. T'imagines si on avait la même vision des choses! Ma vie serait tellement monotone.

Hémisphère I : J'ai l'impression que c'est la première fois que tu dis une chose positive.

Hémisphère II : Je dois sûrement avoir la migraine!

Hémisphère I: Tu devrais avoir la migraine plus souvent.

Hémisphère II : C'est ça ! Je me retrouverais à tout positiver, à tout bout de champ!





Hémisphère I : D'accord, d'accord  $\,!\,$  Revenons à notre sujet. Tu as une idée pour une conclusion  $\,?\,$ 

Après un long débat sans intérêt, les deux Hémisphères se sont enfin entendus sur le fait qu'on pouvait voir ces 50 ans d'indépendance comme positives ou négatives. Et surtout, que le négatif n'est pas toujours si négatif que ça...



<sup>(1)</sup> Liquide céphalo-rachidien

Omar Siam

Je m'attardais à siroter mon verre, attablé à ce Café. Le temps était suspendu sur la superbe terrasse-jardin incrustée, comme par magie, au cœur de la capitale. Un havre de paix entre les vieux murs de Paris, à deux pas du canal Saint-Martin, surpeuplé et surcoté. S'éloigner quelques instants de l'agitation ambiante apaisait mon âme chagrine et emplissait mon cœur d'espérances. Accroché à cette chaise que je ne voulais plus quitter, mes pensées gambadaient aussi loin qu'on pouvait l'imaginer. Mon regard avait suivi longtemps les ombres ultimes de sa silhouette qui, progressivement, disparaissait. D'un coup, elle s'était engouffrée dans la rue du Faubourg, bondée de monde en ce jour du week-end.

J'ai sentis que tout me manquait déjà : une sorte de grand vide à l'échelle d'un univers, prit place, au plus profond de mon être. Je pris entre mes mains cette cocotte en papier qu'on échangeait habituellement et que Jeanine avait dissimulé, discrètement, sous mon cartable posé sur une chaise. Je l'ai alors porté à ma bouche et l'odeur de son parfum fétiche emplit mes narines et m'insuffla un sentiment de plénitude et de volupté.

Jeanine faisait partie de mon existence. Celle d'un exilé clandestin ou plutôt un harrag comme on appelait cela chez nous. Je n'avais pas choisi de mener cette vie misérable qui était la mienne, en dégringolade vertigineuse, le temps fuyant vers des lendemains qui ne chantent pas. Je me sentais dans une impasse : une vie sans relief et l'oisiveté assassine subie à la longueur infinie des jours. C'est ce qui m'avait poussé à la conquête hasardeuse d'autres cieux, d'un Ailleurs tant rêvé ou plutôt d'une terre promise. J'ai débarqué en France comme simple touriste mais le sort en décida autrement...

Je vivotais de petits jobs dégotés çà et là. Tentant d'échapper aux misères qui me poursuivaient avec insistance. La vigilance était de rigueur lors de mes déplacements dans la région francilienne vu que les contrôles d'identité et les descentes policières étaient monnaie courante en ces temps-là. Le plan Vigipirate en vigueur depuis peu, menait une vie dure aux sans-papiers et compliqua davantage les choses. Le bal des reconductions aux frontières était une danse quotidienne. Je sortais chaque matin la peur au ventre, avec le risque de ne plus revenir dormir chez moi le soir.

C'est au moment où je commençais à me sentir las de ma vie, de mes choix forcés et de mes désillusions, que Jeanine fit irruption dans mon existence, sans crier gare. Un beau brin de fille, courtoise et débonnaire. Elle était lincarnation idéale de la princesse dont je rêvais alors que j'étais encore môme.





Elle était l'épaule sur laquelle je m'adossais et l'oreille toujours attentive à mes gémissements sourds. Quelques années passèrent dans cet eldorado que je crus comme tel, alors que la vie était semblable partout sur terre, charriant difficultés et malheurs pour les autres. Jeanine, cette lanterne qui éclairait mes sentiers obscurs et donnait de l'élan à mes rèves enfouis au plus profond de mon âme. Mon souhait était de l'épouser pour sceller à jamais mon destin et saisir, au vol, ma chance inespérée.

Je lui avais fait part de mes intentions et de mon souhait de vieillir à ses côtés, sans regret. J'étais sincère : mon but était le bonheur et pas décrocher le fameux sésame qui m'ouvrirait droit à une résidence légale sur le territoire français. Je voulais simplement me sentir revivre et sentir enfin présente et vivante ma part de dignité humaine.

Lors d'un rendez-vous, Jeanine me fit un jour une confidence qui me bouleversa. Je ne connaissais d'elle que certains aspects de sa vie : vie personnelle et intime, passions et préoccupations qu'on partageait parfois avec délicatesse. Elle tenait une boite de pub très branchée avec un travail qui l'engloutissait et dévorait sa vie et son temps, souvent. Nos rares escapades sporadiques, histoire de manger un morceau ou boire un verre ensemble, nous revigoraient intensément et nous donnaient la sensation de vivre avec passion.



Je voulais que tu saches une chose que j'ai longtemps gardée secrète. Oui, je suis impatient Jeanine.

Elle pencha sa tête plus près de moi, sa mèche frissonnant au gré de la brise haletante du soir et commença son récit :

"Mon grand-père était un harki et c'est une chose que tu ignores. Il a dû quitter le pays de nos aïeux in extremis, par peur de représailles, aux premiers jours de l'indépendance. Notre famille s'installa d'abords dans les faubourgs de la capitale, entassé dans un HLM insalubre et aux conditions très dures à cette époque. Mon père est né d'une fratrie nombreuse : deux garçons et trois filles. Mes parents ont trimé comme des fous pour nous offrir des conditions de vie plus au moins décentes. Ils veillèrent soigneusement à la réussite de nos parcours scolaires et l'instruction était la seule voie de succès comme le répétait ma mère à la moindre occasion, face aux incartades de l'un de mes frères..."

Je n'écoutais plus ce qu'elle racontait, mais feignait juste de suivre le cheminement de son récit en hochant la tête par moment. Seul le mot harki était encore là : transperçant mon cœur tel un couperet. Le reste m'était déjà égal. Ce mot claironnait dans ma tête, sans répit, au fil du récit ému de Jeanine. Moi, qui croyais atteindre le bonheur d'une autre vie, loin des clichés et des jugements que j'ai laissé derrière moi! Rebâtir et donner de la plénitude à une relation, à la rencontre innocente de deux êtres qui s'aimaient sans le moindre artifice. Le passé se réveilla d'un coup, violent, provoquant le retour de mémoires que j'avais en moi mais qui semblaient venir d'on ne sait où!

D'un coup, une image : le portait de mon grand-père accroché au vestibule de ma demeure familiale, au Bled, soudain sous mes yeux. C'était le sacrilège de trop : s'unir un jour avec une famille de traitres d'autrefois. Des voix assourdissantes s'élevèrent de mes profondeurs, tel un brouhaha des marchés hebdomadaires de nos lointaines contrées, au Bled.

Cette mémoire vive altéra d'un coup mon bonheur. Je ne savais plus à quel saint des saints me vouer. Mon histoire individuelle se confondait avec celle de mon propre pays, déchiré tel un vieux linge exposé aux quatre vents. Mille pensées agitaient mon esprit et j'ai un moment voulu prendre la fuite, loin de tout cela, loin de moi-même...

Je m'apprêtai à quitter cet endroit qui signifiait tant pour moi, mes pas me poussaient à poursuivre la trace du fantôme que j'étais. Flottant derrière les ombres des ruelles et des hommes. La nuit commençait à baisser son rideau, écrasant les dernières lueurs agonisantes du jour. Paris pétillait de ses mille lumières et les bavardages s'éteignaient peu à peu...

Tizi-Ouzou





### ET DIEU CHANGEA D'AVIS

#### Othmane Aissam Benaissa

Quand la feuille de «Ali Baroud» tomba de l'arbre de la mort, des cris et des chants d'allégresse explosèrent au rez-de-chaussée du Paradis. Tous les regards de l'arsenal angélique convergèrent sur Gabriel, convoitant l'honneur d'être l'élu pour la nouvelle mission.

Noyé dans le noir, réveillé par les chatouillements des vers qui grouillaient dans corps, ouvrant les yeux, levant la tête, heurtant le plafond, mais ressentant à peine la douleur, il entendit une voix lyrique lui répétant : «Vous, martyr en quête de Dieu, permettez-nous d'ôter votre sainte âme, et de l'escorter au fin fond des cieux». Ali esquissa un sourire de consentement.

En arrivant à destination, Ali a eu droit à une peau plus jeune et à un document portant le numéro «1500 000». Les deux anges l'ont conduit alors vers une file sans fin d'hommes et de femmes, en costumes d'Adam et Eve, avec des visages rayonnants, attendant tous leur tour, eux aussi.

50 ans après, Ali, toujours gai, posture droite, patientait avec beaucoup d'enthousiasme et d'optimisme quant à son visa pour le paradis. A sa surprise cependant, il sera le seul refuznik! Interdit d'y accéder, avec une mention sur son document, expliquant que les hautes autorités célestes l'accusaient de suicide. Le contraire d'une mort sur le chemin de Dieu.

Ali contesta alors avec véhémence l'injustice divine dont il s'estimait victime.

Un ange vint lui parler en urgence, lui expliquant que «Dieu avait changé d'avis», et qu'après 50 ans, «il ne vous considère plus comme martyrs, mais plutôt comme des suicidaires». Il lui précisa toutefois qu'il pouvait faire appel, en envoyant une lettre à Dieu, justement!

#### Lettre d'Ali à son Dieu

"Cher Dieu, clément et miséricordieux, si je suis mort aujourd'hui, c'est bien parce que j'ai combattu pendant 07 ans pour les valeurs humaines, pour la dignité, pour la liberté et la prospérité du pays. Pour une vraie citoyenneté pour mes compatriotes, pour notre identité, pour la liberté de l'expression, pour l'égalité et l'équité... Vous ne vous êtes pas contenté de me laisser attendre mon dernier jugement pendant 50 ans, me priver de mon droit d'accèder au paradis, mais vous m'accusez aussi de suicide !! Ce que je vous demande, cher Dieu, c'est de me prouver le contraire, de me prouver que je suis mort vainement. Si non, renvoyez-moi pour une seule journée chez moi, et je vous ramènerais des tonnes de preuves tangibles sur le vrai sens de ma mort».

L'ange transmit le message à Dieu. Il revient après un petit moment expliquer que Dieu avait accepté de le réincarner: Pour quelques heures seulement.





Et en un clin d'œil, Ali s'est retrouvé à la Casbah, près de sa maison antique. Il y alla frapper à la porte. Un jeune, dans la vingtaine, lui ouvrit la porte et lui a dit avec une voix vive :

«Bonjour! En quoi puis-je vous servir?

Bonjour, excuse-moi, je cherche la maison de M. Baroud, est ce que c'est bien celle-ci son adresse ? L'interrogea Ali.

Oui, effectivement, répondit le jeune homme, mais vous cherchez qui précisément ?

Je cherche Ahmed, expliqua Ali

Vous déconnez, mon père est mort ça fait presque 18 ans!

Ah! Excusez-moi, je l'ai cru encore vivant! Que son âme repose en paix! Et comment est-il mort? S'enquit l'homme tombé du ciel.

Les boulahyistes l'ont égorgé à un faux barrage! murmura le jeune, avec un soupir.

Vous pouvez m'expliquez davantage jeune homme? Interrogea Ali.

Une longue discussion s'ensuivit, au salon de la maison. Le jeune a expliquera à Ali comment Ahmed a été assassiné dans les années noires par des extrémistes au nom de la religion. Le cœur d'Ali saignera de douleur à l'évocation de cette perte et la douleur deviendra une hémorragie lorsque le jeune homme lui raconta, en détail, ce que toute l'Algé-



rie a vécu pendant les cinquante dernières années ! Des Harkis et des ex-militaires de l'armée française qui ont pris le pouvoir, des assassinats des symboles de la révolution, des années noires. Il lui parlera de l'économie, des scandales de la plus grande société pétrolière, de la fraude aux élections et jusqu'à la corruption, la bureaucratie dans les institutions, l'injustice sociale, l'inégalité sexiste, les problèmes de chômages, du logement... A un moment donné, le jeune homme s'est interrompu et interrogera le visiteur sur son identité, et comment se fait-il qu'il ne soit pas au courant de ces évènements.

Ali prend alors la parole et raconte son histoire à son petit-fils qui, au départ, aura du mal à le croire. «Je m'appelle Ali et je suis le père d'Ahmed, ton propre père. Je suis donc ton grand-père» conclura-t-il. Passé la surprise face à l'incroyable de cette situation, le jeune homme, ému, déclarera être fier d'être le petit fils d'un martyr mais, qu'en même temps, il approuvait la décision divine!

Il faut savoir que le jeune homme n'était pas seulement un diplômé universitaire, mais aussi un algérien très engagé. Très connu dans les réseaux sociaux pour son amour de l'Algérie, son engagement et son opposition au Pouvoir.

Et justement ce jour même, il comptait participer à un sit-in pour la dignité des jeunes, revendiquant leurs droits élémentaires d'accès au travail et au logement. Ali Baroud décidera alors de suite de rejoindre le sit-in et partagera ainsi l'expérience des jeunes face à la sauvagerie des policiers. Dans la bousculade, il subira, autant que les autres, la trique sur le dos!

L'épisode ne fera pas oublier à Ali, les raisons de son voyage sur terre : Le temps s'écoulait et il n'arrivait pas à trouver ce qu'il était venu chercher dans cette seconde vie de quelques heures. Cela le déprima profondément et il commença à comprendre que Dieu avait raison, que l'Algérie allait encore plus mal, qu'il va surtout être privé de son paradis promis ! Et poussé par un désespoir brusque, Ali décida de se suicider, vraiment cette fois-ci.

Il s'immolera au milieu de la foule!

Sa mort provoquera alors une immense colère chez les jeunes du pays. Motivés et en colère, ils déclencheront un mouvement de révolte qui provoquera, comble de l'ironie, le changement tant attendu depuis des décennies!

Entamant son dernier voyage, Ali avait une certitude : l'Enfer sera sa dernière demeure et pour l'éternité. Il ne savait pas qu'une surprise l'attendait :

Dieu avait changé d'avis, une autre fois : Il le considérait désormais comme un martyr et plus comme un suicidé inutile.







## STÉRILE ET POURTANT

#### Saadia Cheikh

Ouand l'identité s'affirme.

Le doute s'installe.

Quand le baratin est trop fort,

La vérité est incrovable.

Quand la révolution est légendaire,

Le 5 juillet est mythique.

Quand le drapeau est démissionnaire,

L'hymne de mon pays est authentique.

Quand l'indépendance est confisquée,

Les harkis sont des martyrs.

Quand la corruption demeure,

La situation s'empire.

Quand la jeunesse est désespérée,

Le boaty est un rêve en soi.

Quand la dépendance est loi,

Les maquisards sont des hors-la-loi.

Quand l'exil est une obsession,

L'étrangeté et l'altérité sont une malédiction.

Quand la vieillesse gouverne,

La mémoire est amnésique.

Quand l'enfance est accusée, soupçonnée, étouffée,

en avant la musique!

Quand le crime est organisé,

Qui-tue-qui est un mystère.

Quand la croyance est un fanatisme,

Le sort du peuple est un simple fatalisme.

Quand le texte est censuré,

La parole est suicidaire.

Quand les hommes sont expatriés,

Les femmes sont stériles.

Quand la souffrance est chassée,

La pensée est en péril.

Quand la liberté est détenue,

Les imbéciles lancent des feux d'artifice.

Quand la richesse est épuisée,

On nous demande encore des sacrifices.

Quand l'amour est mensonger,

L'histoire taâ el khorti est légitime.

Quand l'espoir est mirage,

Ma partie est une énigme!







### 50 ANS. ET ALORS ?

#### Sabeha Dellouci

Un mercredi matin, alors que j'étais tombée la veille sur une bloggeuse écolo et passionnée de surf et lui avais demandé de me contacter, je recois un appel d'un numéro qui m'est inconnu.

«Surfeuse superstar !!!!!!!»

«Pardon ?»...

La personne se présente et c'est Amina Izaroukène. Elle voulait m'annoncer qu'une place s'était libérée pour un atelier d'écriture sous les auspices de la Fondation Ebert.

Je démarre jeudi vers les coups de 10h. Je prends le bus de Blida qui fait escale à Boumadfaa. Arrivée là-bas, j'attends un des autocars à destination d'Alger. Après, succession de bus : La Cote, Saïd-Hamdine, Zéralda, Staouéli... Là, je demande à un homme avec un enfant la route vers Sidi-Fredj. «Eh bien, tiens, c'est ma route ! Je vais vous y emmener» me répond-il. Il s'avère que le monsieur en question est un mendiant. Il m'a demandé de l'argent mais je n'avais qu'une pièce de 20 DA à lui offrir. Je l'ai lui ai donnée en pressant le pas vers l'arrèt qui apparaissait.

Arrivée à l'hôtel, je rentre, trouve un homme à la réception (ou lorsque j'ai demandé des renseignements à propos de la Fondation ?...). Il s'est présenté en me souhaitant la bienvenue. C'est l'un des encadreurs de l'atelier me suis-je dit. Le réceptionniste m'invite à remplir une fiche, Me raccompagne à ma chambre et me remet ma clé. Ma coloc' qui participe elle aussi à l'atelier s'est déjà installée. Je n'arrêtais pas de me demander comment elle est. J'ai tout de suite repris la lecture de mon livre que j'avais interrompu en sortant du bus : «Homme d'affaires malgré moi» d'Ivon Chouinard où il raconte la vie du passionné qu'il est.

Vers les coups de 16h, je descends dans le hall de la réception où j'essaie de me brancher avec quatre jeunes filles et jeunes hommes qui ont l'air d'être dans le même atelier que moi. Mais je me sens trop intimidée. J'attends un sujet dans lequel je pourrais me jeter ; eux, ils m'ont l'air d'avoir bouffé une bibliothèque avant d'avoir atterri ici. L'un des garçons me demande si j'ai été à l'INPS. Comme le monde est petit ! Nous avons tout de suite entamé une conversation sur l'univers de cet institut qui nous a réunis pendant plus de cinq ans. En route vers l'atelier, nous croisons un homme et lui serrons la main. Ceux qui étaient avec moi sont impressionnés de le rencontrer, et moi, je ne savais pas qui c'était. Il s'agit de Kamel Daoud, l'un des animateurs de l'atelier. Il parait très modeste et réservé. Cela me fait penser à ce que me disait M. Riou quand je lui faisais part de mes impressions sur sa carrière d'éducateur en suggérant qu'elle pouvait prétendre à un avenir autrement plus prometteur : «Pour vivre heureux, il faut vivre caché»...





Un atelier d'écriture, je ne savais pas ce que c'était au juste. Je voulais y participer par curiosité, et, surtout, pour élever mon niveau littéraire (histoire de ne pas paraître comme une cruche en Belles-Lettres quand j'écris à OLB, un homme d'affaires d'un autre genre que Chouinard, un de ces intellectuels qui ne vous laisse pas indifférèrent. Respect à mon ami OLB !).

«Indépendance», voila le thème de notre atelier. Javoue que cela ne me parle pas. Qu'est-ce qu'un événement vieux de 50 ans pourrait-il bien signifier pour moi alors que je n'en suis qu'à mon vingt-troisième automne! Même mes parents, ils n'avaient que douze et six ans lorsque c'est arrivé. Bon. Comme je suis une assoiffée de savoir, tout me tente, et j'aimerais bien arriver à cette dynamique spirituelle dont est atteint le deuxième animateur, en l'occurrence Mustapha Benfodil. Il dégage des ondes positives qui ne me laissent pas indifférente, une joie qui me pousse à dévorer ses écrits.



C··

**6** 

Deux mots en référence au thème de l'atelier, c'est ce qu'il nous demande d'écrire pour commencer. Deux mots sur deux bouts de papier qu'il a déposés devant chacun de nous tout en s'excusant. Avec ses traits angéliques, je me demande s'il ne s'est pas fait mal en tombant du ciel... Quels mots je vais écrire ? Allez ! Pas de triche ! Faut pas réfléchir. Indépendance, quand tu y penses, ça induit quoi dans ta tête? Sur ces entrefaites, la participante qui est en face de moi, une comédienne venue d'Oran, se lève et vient vers moi avec une autre participante pour me saluer. C'est elle ma colocataire. Elle a l'air gentille. Ce que je ne sais pas encore, c'est que c'est une fille extraordinaire que j'aurai le plaisir de côtover pendant ce séjour. L'animateur reprend ses mots et les colle au tableau. Comme par hasard, en les additionnant, il en trouve cinquante pile, l'âge de notre indépendance. Nos hôtes ont pensé qu'on pourrait en faire un dictionnaire. C'est là que j'ai compris qu'à travers des ateliers comme celui-là, on peut valoriser des thèmes comme l'indépendance avec des participants qui ont à peine la moitié de son âge.

J'ai passé de bons moments avec le groupe de cet atelier. Soirée acoustique avec un employé de l'hôtel qui nous soule en orientant sans cesse nos poses sur les fauteuils du hall. Parties loup-garou où j'aurais aimé être le vampire mais bon. C'était aussi un plaisir d'être la voyante... Et cela n'est rien comparé aux autres, ce qu'ils ont pu échanger. En tout cas, pour ma part, d'avoir rencontré une martienne qui a les pieds sur terre m'a fait plaisir. Je pense que si on avait pu rester plus longtemps, on aurait découvert encore plus de choses. Mais rien que le fait d'avoir partagé nos écrits personnels nous a beaucoup rapprochés les uns des autres. Cette fusion qui s'est installée entre nous, ces cultures différentes qui se sont rencontrées pour exprimer tant de choses en quelques mots tout en prenant du plaisir à les graver, est une liberté inégalée.







### L'AMNÉSIE D'UN JEUNE FOU

### Samir Moudjahed

A la fleur de l'âge, Maktoub, condamné à la folie, ne devait son rétablissement qu'à sa bien-aimée, toute amnésique qu'elle était. Vida réussit à sauver ce bonhomme du monde mystérieux de ses instincts inconscients pour le faire basculer vers un autre monde, celui de la douceur, de la tendresse, bref : de «THAYRI».

Ce sentiment magique qui venait embellir la vie des deux amoureux était un cadeau du ciel ; être aimé, chéri par son âme-sœur. Il tenait à elle, «IHAMLITS», il tenait vraiment à elle, il voulait vivre avec l'âme, l'esprit avant le corps, de sa belle-aimée, car le secret d'une vie longue et paisible, se disait-il, réside dans la compréhension d'autrui; comprendre sa peine, sa douleur, ses déceptions, son sourire, ses regards conjugués à ses gestes et ses mimiques pour former un langage unique.

Que s'est-il passé avec elle ? Il voulait connaître chaque jour, chaque instant de sa vie, connaître l'origine de son origine, l'esprit de son esprit, "ARRUH N'ARRUHIS", car le plus lourd des fardeaux est d'exister sans vivre. Si on pense, donc on est, alors, on existe. La vie au sens profond ne se résume guère aux besoins biologiques avides de chair.

Une fois ensemble, Maktoub contemplait le visage angélique de Vida qui rayonnait comme une bougie allumée pour éclairer l'obscurité de la nuit. Ses grands yeux comme une mer sereine sur laquelle flottaient ses fantasmes et désirs de la posséder éternellement, le berçant tel un petit bébé plein d'innocence. Ses lèvres fondantes sous la chaleur du sable sont veloutées et d'un goût mielleux. Les senteurs qu'exhalait sa présence le faisaient chavirer avant de se loger dans son inconscient olfactif. Ses mains frêles posées sur la joue de Maktoub étaient aussi douces que celles d'un enfant.

A l'inverse de son étonnement, les yeux de la belle Vida scrutent le moindre pan du visage misérable de Mektoub ; un visage pâle qu'elle trouvait pourtant adorable à voir et à toucher. Elle restait figée à hauteur de son front à examiner scrupuleusement la cicatrice que le jeune homme traînait depuis sa tendre enfance. Elle cherchait à en percer le mystère. Elle était charmée par son sourire énonciateur de bons présages : le bonheur, la paix, la prospérité. Un visage si jeune et cependant plein de rides sous la pochade des yeux, signe d'un malaise profond en dehors de ce moment de grâce sublime.

Cette cicatrice tatouée sur le front avait une histoire. A l'âge de 5 ans, il avait eu un terrible accident qui ensanglanta le crâne de l'enfant. Depuis ce jour, il eut le sentiment qu'il était si vulnérable. Il en était devenu insensible aux autres. Jusqu'à cette rencontre fortuite qui mit Vida sur son chemin.





Il l'aimait, l'acceptait et la supportait telle qu'elle était, sans le moindre regret ni calcul. Le secret de tant d'abnégation était sans doute dans leurs àmes qui semblaient se connaître depuis des lustres.

Le jeune couple partageait les aléas du quotidien, ses hauts et ses bas, avec une sourde complicité. C'est qu'ils avaient décidé de prendre le train de la vie ensemble. Ils étaient prêts à affronter l'inconnu en étant tout à fait confiants. Pour eux, l'énigme de ce monde était désormais résolue, alors, rien dans la vie ne leur faisait peur.



### SOIT STUDIEUSE ET TAIS-TOI

#### Sara Bouchair

Je ne suis pas belle, je ne suis pas conne. Je suis même première de la classe. Je m'habille mal et me coiffe mal. Mon cartable pèse une tonne. Je suis toujours à la première table pour fuir le chahut du fond. Je me fais tout juste remarqué sur le papier, mes cahiers sont bien tenus et mes notes aux exams font des jaloux. J'ose à peine regarder la maitresse. Si je ne comprends pas tout, je ne pose pas de questions. J'évite tant que possible d'y répondre, je n'ai pas droit à l'erreur, je dois être exemplaire, irréprochable.

Je garde mes tourments en moi, je ne désobéis jamais et ne prend pas le risque de déplaire. Je devine ce qu'on attend de moi et m'y conforme. Tout le monde peut me marcher sur les pieds, je suis muette. J'ai un beau sourire et je suis gentille.

#### Soit belle et tais-toi

Je suis plutôt mignonne mais carrément timide, je me fais surtout des amis. Je ne suis pas illettrée mais tout de même inculte. Je me demande à quoi servent l'école et les bonnes notes. Je prends un peu confiance, je découvre les rencontres sportives, les associations culturelles et participe à des conseils pédagogiques à la fac. J'investie aussi la rue. Je réinvente mon monde et je vis dans ma bulle. Je déplais, j'agace, j'inquiète et je m'en fou ! Je me dérobe à l'autorité, je mens ! Dans ma bulle, je m'exprime, débat, argumente et j'apprends. Je partage mes tourments. Je grandis, forge mes opinions et prend des décisions.

Mais je vis dans la clandestinité et j'ai fini par être accablé par le mensonge, dépassée par mes réactions. Je me résigne et sors de ma bulle. Le monde ne me convient pas mais je fais des compromis, m'attachent aux priorités et esquisse un avenir.

Je me réengage dans la lutte, pas foutue de rentrer dans les rangs, de faire la belle, d'être la bonne ménagère ou d'abandonner ma formation pour un statut professionnel.

Finalement, je désobéis. C'est un péché mortel!

Je suis née en 88, on a tenté de métouffer dans le berceau. Sauvée in extremis, j'ai pourtant été privée d'oxygène. On craignit de graves dommages cérébraux mais j'étais presque normale. Seulement un peu simple d'esprit, je n'avais pas la même conscience du monde que les autres. Je ne voyais pas toujours ou était le mal!





### L'ASCENSEUR

### Meryam Djeghri

Le temps d'un bref voyage, trois individus partagent un ascenseur.

Ils se regardent, ils se jugent, ils communiquent mais sans mots. Dans un espace exigu, dans une intimité de circonstance, une promiscuité forcée, les dialogues sont imaginaires, les préjugés prévalent, les opinions se forment à l'emporte-pièce et les paradoxes sont lourds. Pour l'un des protagonistes de cette histoire, l'ascension sera fatidique.

Le temps d'un bref voyage, 35 millions d'individus partagent un peu un pays.

L'ascenseur

Pff! je suis encore en retard; Jespère que ça va passer inaperçu cette fois. Pourvu qu'on me retienne l'ascenseur. Ah! Génial. Je suis servi, une jelbabiya et un voyou, rien de mieux qu'être enfermé avec ce genre d'individus. Qu'est-ce qu'il a à me reluquer celui-là! Il n'a jamais vu une femme ou quoi? Franchement on devrait les parquer dans des ghettos cette bande de frustrés. Et l'autre là avec son sac poubelle qui me fixe, non mais j'vous jure! On ne peut pas sortir de chez soi sans se faire persécuter? Ca pue ici...

Ah! Lhamdoulah, une autre femme, j'avais peur de me faire agresser par ce 9i9i. Il devrait imposer des ascenseurs pour femmes. Au moins elle sent bon elle, mais le parfum dialha kawi bezaf! Elles ne savent plus quoi inventer pour attirer l'attention des hommes. Kbira ou moutabarija! Et elles s'étonnent de se faire tripoter dans les bus. En plus bayna bayra.

- Astaghfer ellah!
- J'espère yahbet bel kheff. Il a l'air louche.
- Wech bik khaifa el oukht? Malabalich ga3 bik, malabalich ga3 bedenya... En plus mez3ouka. Hay zadet jat madama wahdoukhra. Kayen ghir houma, klitoulna edenya ya rabb! Nsa takhdem ou el zawali tafret fih. Nti bayna hizb fransa, labsa chghoul raki douri fi lengliz! Yaw Ghemtouna!

Je ne suis vraiment pas à l'avance. J'espère que le patron n'est pas encore arrivé. Allez! Plus que quelques étages à subir leurs regards. J'en ai marre de ce peuple d'incultes et d'intolérants. Il n'a pas fini de me reluquer lui ? Ça commence à bien faire! Déjà qu'est-ce qu'il fout là ? Ils laissent n'importe qui entrer dans cet immeuble maintenant! Ah! Enfin. Je suis bien contente de laisser ces deux-là derrière moi.

Y kha! Ay habta? Je vais me retrouver seule avec lui? Rabi youster! J'espère que quelqu'un va monter. Déjà wech djabou hna? Pourtant quartier chic! Je vais me mettre dans le coin.

Estaghfer ellah!





Faut pas nejbed mon portable. Heureusement krib nelhak. Mais 3atel had l'ascenseur! Za3ma l'immeuble jdid.

Ah! Lhamdou lilah! Noukhrej ou nkhalih wraya.

- Mazalki tetchenfi ntya ? Mziya aki habta. Wentya oukhtina wech bik tchoufi fiya ? L'ascenseur ta3 babak wakil. Jatkoum 3la tgou3ir yaw? Lghachi ga3 yetgou3er 3lya ?

Kraht! Kraht men echa3b hada, kraht men edenya, kraht el miziriya, kraht el hogra, kraht men l'algiré. Kima igoulou: «Nhot rassi fi raya.».

Ah! Lhamdou lilah! Noukhrej ou nkhali edenya wraya.



- 1- Pour les deux mots qu'évoquent les 50 ans de l'indépendance j'ai choisi : Citoyen et Avenir.
- 2- Pour la phrase à dire le 5 juillet 62 au passant dans la rue : «Et maintenant on fait quoi ?»
- 3- Pour le texte à rédiger avec les mots : Identité/ Baratin/ Mensonge/ Légitimité historique ta3 el khorti/ Affirmation.

On nous affirme tant de choses sur notre identité.

On nous affirme que nous sommes arabes.

On nous affirme que nous sommes musulmans

On nous affirme que nous parlons le même langage.

On nous affirme tant de choses sur notre histoire.

On nous affirme que notre combat fut légitime.

On nous affirme que notre histoire est authentique.

On nous affirme que notre peuple est uni.

Parmi tant d'affirmations, combien de baratin?

Parmi tant de déclarations, combien de mensonges?

4- Pour le texte utilisant les différents thermes évoquant l'indépendance suggérés par les participants :

Identité

- Qui suis-je? Je suis Amina, je suis Ahmed, Je suis Fatiha, Je suis Omar.
- Que suis-je ? Je suis l'avenir, je suis le sacrifice, je suis le passé, je suis l'espoir.
- $\,$  Où suis-je ? Je suis partout, je suis nulle-part, je suis chez moi, je suis chez les autres.
- Où vais-je? De l'avant, car je lutte.

En arrière, car j'abandonne.

Nulle-part, car je suis arrivée.

Ailleurs car je suis insatisfait.

Je suis une jeune fille qui évolue. Je suis une jeune fille qui apprend. Je suis une jeune fille ambitieuse qui se bat tous les jours contre la société, pour la société.

Je suis un homme qui trime. Je suis un homme qui souffre. Je suis un homme blasé qui survit et oublie de vivre.

Je suis une vielle femme qui se souvient, je suis une vieille femme qui témoigne. Je suis une vieille femme fière qui s'est battue pour son pays et qui a gagné sa liberté.

Je suis un jeune homme qui part. Je suis un jeune homme qui recommence. Je suis un jeune homme téméraire qui quitte son pays pour tenter sa chance dans un autre.

- Qui sommes-nous ? Nous sommes Algériens !

Mon titre de Roman sur l'Algérie ? «Algérie, condamnée à être libre».





### 50 JOURS APRÈS | |

#### **Zoheir Guermouche**

Elle n'a passé que cent trente minutes dans cette pièce, mais l'éternité qu'elle y a vécue en a fait une personne nouvelle.

La pièce où le drame s'est produit, et qui servait de garage, était peu spacieuse, sale, sans fenêtres. L'air y était confiné et l'odeur ambiante laissait supposer un mélange de sang et de sueur.

Numidia a été trainée de force dans cette pièce. A peine a-t-elle eu le temps de comprendre ce qu'il lui arrivait, qu'elle était déjà battue, blessée, avilie et déshonorée.

Recroquevillée dans un coin, à moitié nue, les cheveux en bataille, la jeune fille scrutait le sang qui maculait ses jambes, avec un regard hagard et la bouche béante, ne sachant que faire, ni que dire.

François était là, debout en face d'elle, avec une allure d'animal féroce maîtrisant sa proie. Il grommelait quelques mots inintelligibles.

Profitant d'un moment où il avait l'air distrait, Numidia prit son courage à deux mains et lui sauta dessus, le griffant au visage de toutes ses forces, lui laissant des blessures profondes sur les joues. Elle réussit à s'enfuir dans la douleur et le désarroi.

Cinquante jours après, la jeune femme découvre avec horreur qu'elle portait la vie en elle. Et l'histoire du monstre vil et difforme qu'elle mettra au monde ne sera pas relatée ici, car autrement, ce récit s'assimilera à de l'autobiographie.

Peu de temps après, Numidia devait affronter l'effroyable réalité. Au poste de police, une simple glace sans tain la séparait de son oppresseur. Elle suggéra alors aux agents de police de demander à François s'il regrettait ce qu'il lui avait fait. Tout ce qu'elle a eu comme réponse était un bras d'honneur.







### AVANCI L'ARRIÈRE !!

#### **Mohamed Anis Saidoune**

Un ange noir m'assène un coup de pied au derrière pour me chasser du royaume des songes.

Depuis 25 ans déjà, je me lève toujours du mauvais pied. Je ne sais pas vraiment lequel, si c'est le gauche ou bien le droit. Je ne cherche même plus à savoir car, voyez-vous... même si je décidais un jour de changer ce fameux mauvais pied, l'expression cesserait aussitôt de s'appliquer à moi. Je suis un véritable «Mekhous» agréé par le ciel. Une sorte de «Oups I Did It Again» de la nature, Oui! Je ne suis qu'un vulgaire fétu de paille noyé dans l'infiniment flou d'un univers décidément désabusé et ivre d'incertitudes... Ma vie est un classico monotone, joué sur le matico du théâtre de l'absurde.

Hierj'ai bu comme un Viking. Ne me demandez pas pourquoi hein! Je préfère encore mieux me niquer la tête moi-mème, que laisser les arabes le faire. En me reniflant, je constate que je pue encore les «Versace Sataniques»... Pis encore! Je n'ai plus de parfum pour masquer tout ça et le couloir qui me sépare de la porte de sortie en devient un véritable champ de mines. Car ma mère risque de m'intercepter et de m'exploser à la gueule si par malheur elle sortait au même moment de n'importe quelle porte des chambres qui jonchent ce périlleux Verdun.... Je la vois déjà jaillir tel un Geyser et m'accablant de «Chrebtyawahd al chamet! yawahd al halouf! Akhroj alia manzidchnchoufkhliktek!!!». Sans blague... comme si me chasser était une punition... la punition, la vraie... c'est cette mine triste, et ce regard désapprobateur qu'elle m'assène à chaque fois que je suis pris au piège de son tribunal de mes flagrant délires.

Je pourrais me noyer dans l'alcool... dans le chagrin... dans le Styx, sans peine. Mais une seule goutte de larmes de ma mère m'engloutirait... Ah maman! flexily toute ta mélancolie, transfuse moi tout ton mauvais sang si tu veux, jamais je ne dirai non. Oh maman! Prends mon cœur malade, qui a cessé d'ètre le prisme qui décompose les couleurs des ténèbres, tiens... Crucifie-le sur le mur ou Satan gribouilles ses formules Cabalistiques, si cela pourrait expier mes déboires.

J'avance titubant, la mort dans l'âme, tentant tant bien que mal de désamorcer mes angoisses... Puissent les démons qui m'escortent taire leurs cris d'outre-tombe le temps d'un couloir. Je sais que ma mère les entend, je sais qu'elle leur parle souvent quand je dors, et qu'elle tente désespérément de les corrompre et les persuader de lâcher leur emprise sur mon âme.

J'arrive jusqu'à la porte. En traversant ce Verdun, je n'ai senti aucune présence, ma mère n'était certainement pas à la maison, Chouette! Même





pas la peine d'avoir à mentir comme un Pinocchio pour nier ma gueule de bois. Ou était-elle passée ma mère ? Sans doute était-elle encore une fois allée implorer Sidi Abderahmane, le Saint patron de la Casbah, et demander sa baraka pour mettre fin à l'errance de son fils Soufaje. Le véritable Pirates des Kharaiebs, chômeur à son compte, Cartésien animiste, athée intégriste. Single branleur certifié ISO et Anti-Darwinien de surcroit, adepte du pisse&Love et du «khrawin habit»... une vraie merde ambulante dans les rues d'Alger qui justement, font penser aux toilettes turques des vieux immeubles : Elles sentent mauvais et sont très souvent «bouchées»...

Aujourd'hui, je vais aller voir Selma, et ce matin justement, contrairement à une idée répandue dans le milieu scolaire, Selma ne va pas à l'école. Enfin je crois. Je redoute son amour cachère et sa passion terroriste, poseuse de bombes et de lapins... Elle est un peu cyclothymique ma zela, un peu comme l'Algérie tiens... On projette de voir un film au cinéma l'Algéria, le baisodraume national, le point G d'Alger.



٠.



La cage d'escalier est la réplique crachée, ou plutôt dégueulée de mes tripes : des parois ulcérées, des sucs et des odeurs nauséabondes en abondance... Et ça et là, des tags et des dessins, dignes héritiers des peintures rupestres des grottes du Tassili. Des bites censurées, caricatures, des dilemmes, des problèmes... Et des vestiges d'amours intenses, furtifs et explosifs, à peu près du type : Hiro-Shaima + Naga-Zaki = Radiation de l'ordre des respectés + X parti-culs.

Une sorte de miroir de la réalité de l'organe de la frustration par excellence, cette chose dure... à entretenir dans un pays aussi hermétiquement fermé au progrès. Ce corps spongieux qui en temps normal absorberait les flots de fiel et de nervosité qui coulent dans les rues de ce pays. Bon, j'arrête avec mes jeux de mots salaces, aussi forcés qu'une sodomie sans vaseline, on n'est pas dans le livre de Jean Luc Bigard que je sache! Nos néo-chasseurs de popotins n'avaient pas la vache folle. Ils

parlaient juste de leurs vies de chiens, de leurs amours SDFs morts à cause du froid de canard des hivers persistants, et des automnes gérontocrates de cet immense Zoo à ciel ouvert.

En sortant dans la rue, je marche tête baissée, empaquetant mon cou comme une boite à clown sur ressort, dans le vain espoir déchapper aux regards. Profil bas pour un mec de profils bas de gammes.

La Houma ne changera donc jamais! C'est vrai que je suis un sombre crétin, mais j'aimerai au moins voir pousser des fleurs et des arbustes un peu partout, ça nous changerait de la poussée exubérante d'hormones et de barbes tiens. J'aimerai tant voir un air de liberté jaillissant comme une volonté de puissance «Sipo Matador», un air de liberté. J'envie soudaine les Chouada de la Chefa devant ce paysage terne, tout droit sorti d'un Western Msarwa.

J'enjambe le bus et je prends place. Au deuxième arrêt, un vieil homme en lambeaux monte et assène un regard de chien battu à l'assistance pour quémander une petite place. Les déconvenues de l'Algérie meurtrie sont manifestes sur son Front. Il dégoulinait presque de tout son corps de sang, de chair cachère, de rouille, de fiel, et de boue, et nous, de marbre. Voyez-vous! Je suis un sombre crétin, mais jamais je ne laisserai un vieux debout et moi assis, serait-t-il Boutef en personne et aussi Tab Jnanou soit-t-il (enfin j'exagère un peu).

Métaphoriquement, la scène représentait l'envers de l'Algérie par excellence, car en vrai et en temps normal, ce sont les vieux qui s'agrippent inlassablement aux places qui reviennent, à partir d'un certain





moment de droit (Chronologique), aux jeunes. Je vous le dis sahsah? C'est moi qui suis le plus vieux des deux, moi je suis vieux à l'âme, éternel hors saison et indécrottable sénile existentiel. Wech les jeunes matnoudouchntouma? Wella c'est bon kbertou f trik! Je lui fais signe de venir s'assoir tout en regardant les autres jeunes gens qui tentaient de faire le «oups je n'ai pas vu moi, j'étais en train de dormir, je regardais par la fenêtre, je lisais le journal même si je le tiens à l'envers, …».

Le bus avance au gré des interminables trous sur la route, et innombrables trous noirs de mon imaginaire vagabond. Même pas à mi-chemin et je suis déjà exténué, las dêtre debout et résistant aux interminables secousses... «OhhhhOhhhhOhhhhhmazalwakfine», disait un spot publicitaire distillant un patriotisme idiot nauséabond.

Je ne comprends pas pourquoi le receveur se sent obligé de parcourir tout le bus recto verso à chaque fois pour amasser l'argent des

tickets. Personne ne fait des remarques concernant ce comportement saugrenu, mais par contre, si tu regardes quelqu'un pendant plus de trois secondes dans les yeux, il s'énervera «wechkhonanmedlekteswirtiouekhlas». C'est un

peu ça l'Algérie... des tonnes de colères qui ne valent pas la peine, et paradoxalement, des marées d'indignations justes refoulées au fin fond de la bombe à retardement H... H comme Hogra! Comme Humiliation... Harga... HaslayaHlil! Devant moi sont assis deux hommes en train de parler politique. Il faut dire que les bus sont de véritables parlements du peuple... Moi, voyez-vous, j'ai passé ma vie à pleurer l'Algérie, j'ai été dans beaucoup de mouvements de contestations... Maintenant tout cela m'enrage. J'en suis devenu malade en voulant contribuer à changer un pays bien plus Mekhous que moi. Un hôpital/mouroir de 2381714 kilomètre carré, très carrés... Un pays de pétrole, de pets, de trolls, de pies, de Pi et de l'approximation invétérée... Un pays «Dilem», ou utiliser des phrases déclaratives est bien le «Hic», car tout autour de moi est mensonge...

Les deux énergumènes devant moi débitaient des conneries monstrueuses. Ils défendaient un système dont ils n'ont jamais vu le président questionné sur un plateau télé. L'un d'eux défendait la retenue du système dans sa réaction» face à l'odieux bras d'honneur de Longuet. «Il faut répondre aux idiots par le silence» disait-t-il. Ah justement, le silence... Le silence des agneaux, des bâiates serviles serviteurs de leur roi. Ah oui! Le silence!! Devenu mon credo depuis que j'ai décidé de me retirer de tout ça, khalihatekhla! Ana ayit!



Soudain l'un d'eux se retourna vers moi, semblant vouloir m'impliquer dans la discussion et voulant mon cachet d'approbation. Je me suis mué(t) aussitôt en Bureaucrate pour l'occasion. Je feignais d'être muet en lui faisant la sourde oreille, refoulant toute cette envie de lui en dire des choses. Un profond monologue me lancinait, une partie de mon surmoi, incarnée par ma mère, mon psy, et tous ceux qui me disaient «akhtiktebghirfik», prenait le contrôle. A un moment donné, j'eus un grand vertige, mon imagination perdait les eaux qui se muaient en benzène qui enflammaient les soleils noirs orbitant autour des regards de ces gens, les démons de midi dansaient autour d'un bucher, des bateaux en papier faisaient naufrage dans la baie d'Alger. Et dans la foulée... Makam Chahid en marie la vierge, en Nedjma, tenait dans les bras un enfant qui s'escrimait pour sortir d'un sachet noir, un peu comme L'enfant Géopolitique de Salvador Dali, tenant dans une main un stylo, et dans l'autre un effaceur... Encore ces putins d'hallucinations des cocktails explosifs d'antidépresseurs que je prenais régulièrement. Des spectres rampaient sur le sol et mêlant le dégueulis des deux énergumènes qui défendaient encore le système grabataire...

Tout le monde ou presque, est adepte du khorti, koulechkhorti, multiplié par khorti, puissance khorti en exponentielle. Un cocktail khorotov comme disait l'autre... Je préfère vivre dans le monde des chiffres imaginaires, les nombres complexes ouela le pays des trente-cinq millions de complexes!

En voilà un pays qui met dans tous les états, après l'épisode de l'hallucination et de la crise d'angoisse à implosion, une hypoglycémie... Vite vite! Quelque chose de sucré, car parler d'Algérie ce n'est pas du gâteau... Bon je n'ai qu'un Mandoline, pas très glorieux pour Oum Dermane mais je m'en fou...

Je m'appelle Amer Bouzouer. Je vous ai narré mes péripéties en prenant le bus, car là où je vis, se lever le matin, sortir, prendre le bus, se grouiller pour trouver un bus de retour, est presque une tragédie comique. Alger est un roman coécrit par Dieu et Satan, et moi Amer, Monsieur tout le monde, et personne à la fois, je suis un pauvre quidam qui a perdu son âme, au grand dam de mon humanité à fleur de peau...





أِنَّا أِنْكَ أَنْكِ الْكِيْ هُوْ هِي غُنَا هُذَا هُو النَّيْ هِي النَّهُ هِي النَّهُ هِي النَّهُ هِي النَّهُ هِي النَّهُ النَّلُولُ النَّامِ النَّالِي النَّامِ النَّامُ النَّامُ النَّهُ النَّامُ الْمُنَامُ النَّامُ اللْمُنَامُ النَّامُ النَّامُ اللَّامُ النَّامُ النَّامُ النَّامُ اللَّامُ ا



ASSIA RRAHIMI

Par un soir d'été 2012, Asma guettait l'arrivée de son grand-père Ahmed dans cette vaste salle si froide et sombre. Il était en retard.

C'est le plus beau jour de ma vie, et je veux te voir à mes côtés. Je te demande d'oublier le conflit qui s'éternise entre toi et papa l'espace d'une journée, rien que pour me faire plaisir, moi, ta petite-fille et confidente. Ne me réponds pas tout de suite. Je t'attendrai.

Est-il seulement en retard ou bien il n'a pas pu tourner la page ?

Asma se perdait dans ses pensées, et tous ses souvenirs d'enfance resurgissaient à la surface...On était si bien avant, unis et épanouis. J'étais si fière d'être née dans une famille de patriotes. Mon grand-père, seul survivant des hommes de la famille, tous tombés en martyrs, a vécu toute sa vie dans le souvenir de ce qu'il appelait « la 8ème merveille du monde » ; la volonté d'un peuple opprimé, le courage d'hommes et de femmes décidés à arracher leur liberté en offrant leurs vies à Dieu. Toute mon enfance était bercée par ce genre de discours. Il ne cessait de me rappeler à chaque occasion qu'il fallait être fière sans modération d'être née dans ce merveilleux pays, de ne jamais déshonorer la patrie, ni oublier le message que nous ont légué en héritage Larbi, Hassiba et les autres.

Les anecdotes de la guerre, seul lui savait les rendre drôles et comiques, comme cette fois où il me racontait avoir eu une envie très pressante qu'il assouvissait au moment où on l'attendait au premier rang. Cela a fait de lui la risée du groupe des mois durant.

Il me disait avoir fait la fête des jours et des nuits, le drapeau à la main flottant bien haut, parcourant les rues de la Capitale peuplées d'enfants, d'hommes et de femmes de tout âge, tous habités par la même joie, celle d'avoir gagné leur liberté.

Papa ne disait rien. Je sais qu'il ne partageait pas la même euphorie, lui, l'intello, comme le surnomme grand-père.

Epoques et générations différentes ont creusé un fossé entre eux, m'entrainant à mon tour dans une sphère infernale.

«Je ne te pardonnerai pas ta trahison! Tu tournes le dos à ta mère gravement malade et tu t'exiles? Crois-tu que c'est la solution, l'intello? Tu la quittes pour le pays de ceux qui ont tué tes ancêtres?!»

«La terre de Dieu est vaste. Je vais là où le vent m'emporte, où l'horizon est plus grand, et où mes ambitions s'épanouiront. La patrie rêvée pour laquelle tes compagnons sont morts n'a pas pu renaître de ses cendres».

«Tu te mets encore à rêvasser...Réveille-toi! On est en plein cau-



chemar, et je vais tout faire pour sortir ma famille de tout ça. Maintenant, à toi de prendre une décision car la mienne est prise».

Deux heures de retard. Trois heures. Une demi-journée...

Il ne s'est jamais pointé au rendez-vous. J'en voulais à mon grandpère et ses idées archaïques, à mon père et ses excès de colère, à l'Algérie, à la France, à moi-même...et à la terre entière!

Une chose est sûre : le vol A5762 a bien décollé après tant d'attente, mais il s'est crashé 50 minutes plus tard, entraînant tous mes rêves, mes ambitions et mes espérances au fin fond de l'océan.

Trois générations aux esprits totalement différents, qui ne se rencontrent nulle part, un dialogue de sourds, des mensonges et des blasphèmes envers nos esprits juvéniles, font de nous aujourd'hui des électrons libres errant autour du néant.

Si seulement cette boîte noire pouvait parler ! Elle révélerait le mystère de ce vol si mouvementé telle la Boite de Pandore. Puisse-t-elle libérer antidotes et espérances pour sauver nos vies de la perdition...





Copyright Fondation Freidrich Ebert Alger 2013

Dépôt légal : 1072-2013 ISBN : 978-9961-9885-5-8

